

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

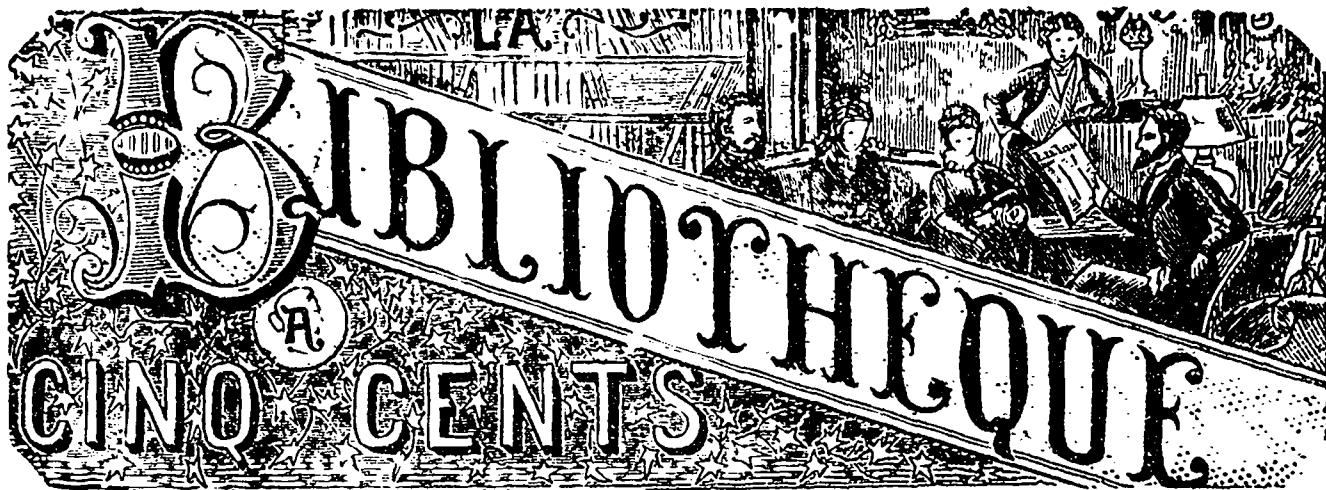
Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X



Publiée et imprimée par Poirier, Bessotto & Cie, 516 Rue Craig

Vol. XV

{ PAR AN }  
\$2.50

MONTREAL. 20 AVRIL 1893.

{ UN NUMERO }  
5 CENTS

No. 2

# LA PROVOCATION

DEUXIÈME SÉRIE DE "LA DAME EN NOIR"



Monsieur Clavières, hurla-t-il, nous nous battons, je vous tuerai. Page 29.)

# La Bibliothèque a Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

## Revue Littéraire

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Abonnement, Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMERO, 5 Cents

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

POIRIER, BESSETTE & Cie,

EDITEURS-PROPRIÉTAIRES

516 Rue Craig, Montréal.

MONTRÉAL, 20 AVRIL 1893.

# LA PROVOCATION

DEUXIÈME SÉRIE DE "LA DAME EN NOIR"

## I

### LE MARIAGE ET LA MORT

Les deux hommes restèrent un instant silencieux.

Soudain, M. Chevriot saisit la main d'André.

—Je ne veux pas vous cacher, monsieur, dit-il, que vous m'êtes très sympathique.

—Merci, monsieur le docteur.

—Je m'intéresse beaucoup à Mlle Sorel, et je suis heureux de savoir qu'elle a un ami tel que vous.

—Ah ! monsieur, si son bonheur ne dépendait que de moi !

—J'ai compris, mon jeune ami, et quelque chose me dit que Mlle Sorel sera un jour heureuse par vous.

—Puissiez-vous ne pas vous tromper.

—Laissons passer les mauvaises heures.

—Êtes-vous certain, monsieur le docteur, que sa vie n'est plus en danger ?

—Je l'ai dit devant vous, demain elle sera remise sur pied. Nous pouvons dire qu'elle a été miraculeusement sauvée, car un quart d'heure plus tard, c'était fini.

—Je désirais la voir ce matin, et je me sens frissonner, monsieur le docteur, en pensant que j'aurais pu ne venir qu'à une heure plus avancée.

—Ainsi c'est vous qui l'avez sauvée ?

—Moi et les braves gens qui sont entrés avec moi dans le logement. Comme il était de très bonne heure et que je pouvais supposer que Marie n'était pas encore levée, je causais avec le concierge, dans la loge, avant de monter. Une femme vint nous dire qu'une forte odeur de charbon s'était répandue dans toute la maison. Un pressentiment me saisit aussitôt et je grimpai rapidement l'escalier. Je sonnai, je frappai. Marie ne répondant pas, je poussai des cris de douleur ; je crus que je devenais fou. J'aurais voulu pouvoir enfoncer la porte ; mais, folle, elle résistait à tous mes efforts. Heureusement la conc. avait une seconde clef du logement ; elle courut la chercher. Ce qui s'est passé ensuite, monsieur le docteur, vous le devinez.

Quand je la vis étendue sur son lit, inerte, déjà glacée et blanche comme neige, je crus qu'elle était morte, et il me sembla que je recevais un coup de massue en pleine poitrine. A partir de ce moment et jusqu'à celui où je suis descendu dans la rue pour me mettre en quête d'un médecin. J'ai été comme un corps sans âme, n'ayant plus conscience de rien.

La voix de la jeune fille se fit entendre.

Elle rappelait le docteur et André.

Le vieillard et le jeune homme rentrèrent dans la chambre.

Marie les accueillit avec un pâle sourire.

—Eh bien, lui dit M. Chevriot, comment êtes-vous ?

—Bien, docteur, je me sens beaucoup mieux.

—Grâce à ce que vous prendrez dans la journée votre extrême lassitude disparaîtra et nous aurons également raison des lourdeurs de tête. Je vais écrire mon ordonnance.

Il sera nécessaire, continua-t-il tout en écrivant, que vous ayez auprès de vous une personne pour vous faire prendre les médicaments.

—Mme Durand, la concierge, me rendra ce service très volontiers.

—Eh bien, je donnerai tout à l'heure mes instructions à Mme Durand.

Ayant écrit son ordonnance, le docteur revint près du lit.

André, silencieux, avait pris une main de la jeune fille que celle lui abandonnait.

—Monsieur le docteur, dit Marie, j'ai été bien près de la mort, n'est ce pas ?

—Oui, mon enfant, bien près...

—C'est mal, très mal, ce que j'ai fait, j'en ai le regret et ma conscience me le reproche cruellement.

—Vous étiez égarée, folle, Dieu vous pardonne.

Elle adressa un long regard à André, laissa échapper un profond soupir, puis elle lui dit :

—André, je voudrais vous parler seul.

—Je vous laisse, dit le docteur, au revoir.

—André, dit Marie, vous venez de me sauver la vie et je vous dois une reconnaissance sans bornes. Je vois que vous m'aimez sincèrement et je ne saurais rien vous refuser. Vous êtes digne d'admiration et mon cœur ne saurait résister à tant de dévouement. André, je suis prête à vous épouser maintenant.

—Ah ! Marie, répondit le jeune homme, que vous me rendez heureux ! Je n'ai jamais eu d'autre ambition que celle de devenir un jour votre époux. Puisque vous comblez ce vœu le plus ardent de mon âme, je me proclame le plus heureux des hommes. Nous allons nous marier de suite, ajouta André, et je vous vengerai de vos ennemis. Je vais aller chez le maire et le curé demander la dispense nécessaire et demain matin nous serons unis.

Le lendemain, Marie était bien mieux, et André et Marie se rendirent à la mairie et à l'église où le curé bénissait leur union. Les jeunes époux retournèrent, joyeux aux appartements qu'occupait Marie et ils y passèrent quelques jours, en attendant qu'André eût fait meubler avec luxe une magnifique maison qu'il avait louée.

## II

Le mariage d'André Clavière et de Marie s'était accompli sans que le public en eût connaissance. C'est ainsi, qu'un mois après, le comte Maxime de Rosamont causait de Marie Sorel avec son ami, le baron Raoul de Simaise, dans un petit salon de l'hôtel de Rosamont, dépendant de l'appartement particulier du comte, qu'il avait transformé en fumoir et où il recevait plus intimement ses amis.

Il y avait sur le guéridon, placé au centre de la pièce, une boîte de vieux cigares de la Havane, plusieurs flacons de liqueurs fines et, sur un plateau de vermeil, douze petits verres de bohème admirablement ciselés.

Enfoncés chacun dans un fauteuil moelleux, les deux amis fumaient, la tête renversée sur le dossier, et lançaient au pla-

fond des nuages de fumée qui, après avoir léché les dorures, disparaissaient par la fenêtre ouverte.

—Ainsi, dit Maxime continuant la conversation, ta visite n'a pas eu le succès que tu espérais ?

—Loin de là : Mlle Sorel s'est fortement effarouchée, a pris de grands airs et m'a carrément mis à la porte ?

—Cela ne me surprend pas ; d'ailleurs, je t'avais prévu.

—Je te l'ai dit, Marie me plaît infiniment ; j'ai envié ton heureux sort, car cette jeune fille était la plus adorable qu'on pût rêver ; si tu l'avais gardée, je n'aurais certainement rien fait pour la détourner de toi, la femme ou la fiancée d'un ami est toujours sacrée pour un galant homme. Mais tu te maries, tu romps avec elle, c'est me donner le droit de la prendre. Je puis te le dire, maintenant, depuis quelque temps déjà je suis hanté par le désir de l'épouser, et la façon dont elle m'a accueilli ce matin, loin de produire l'effet d'une forte douche d'eau froide, rend, au contraire, mes desirs plus brûlants.

Après tout, c'est son bien que je veux. Je n'ai pas, comme toi, à me faire passer pour un chef, un sous-chef ou un employé de bureau ; je suis baron, elle le sait ; je suis riche, elle le sait également ; je puis faire d'elle, et c'est mon intention, la femme la plus enviée, la plus jalouée de tout Paris. Aujourd'hui, elle vit comme une reluse.

—C'est dans ses goûts.

Je ne cacherai pas Marie, moi ; j'en serai fier et je mettrai mon orgueil à la mener partout, à la faire voir.

—Voilà de beaux projets, répliqua Maxime, souriant tristement, seulement ils ne se réaliseront point.

—Pourquoi non ?

—Je connais Marie, mon cher, je la connais bien. Avec elle tu perdras ton temps et tes peines. Tu ne réussiras pas.

—Nous verrons bien.

—Tu ne réussiras pas, te dis-je. Tu te tromperais du tout au tout si tu pensais que la perspective du luxe, de ceci et de cela peut l'éblouir et troubler sa raison.

Tu sais comment elle t'a reçu une première fois ; si tu as la hardiesse de revenir sur ce que tu lui as proposé, si tu te permets de lui parler de tes projets, elle ne te répondra que par un refus superbe, et tout ce que tu pourras obtenir d'elle, — si tu ne l'as pas déjà, — ce sera son mépris.

—Allons donc, elle est femme !

—Oui, Raoul, elle est femme ; mais elle n'est pas une femme comme les autres, c'est-à-dire comme celles à qui tu voudrais qu'elle ressemblât. En elle quo de dignité et de fierté ! Tu ne te doutes pas de la délicatesse qu'il y a dans son cœur, de tout ce qu'il y a de véritable grandeur dans son âme !

Je me marie, ma mère le veut, l'exige, la rupture s'imposait. Je devais ce sacrifice à la jeune fille à qui je vais donner mon nom, à sa famille, à ma mère ; dans l'intérêt même de Marie, j'ai fait ce que je devais. Mais je l'ai aimée, Raoul, je l'ai aimée et je l'aime encore, et je me demande si le mariage pourra étouffer cet amour dans mon cœur.

En ne lui disant point que j'étais, je l'ai trompée. Ah ! bien souvent je me le suis reproché... J'ai dû prendre ce nom de Lucien Gervois pour me faire écouter, pour me faire aimer. Elle ne pouvait voir dans un chef de bureau un homme trop au-dessus d'elle.

Si elle avait su que j'étais le comte de Roamond, elle se serait détournée de moi et ses oreilles et son cœur seraient restés fermés. Voilà pourquoi je l'ai trompée, pourquoi j'ai été condamné à lui mentir toujours. Je l'aimais, l'amour est mon excuse.

Elle m'aimait aussi, elle, et cependant elle ne me l'a pas fait ouvertement avouer. Il m'a fallu vaincre une à une ses craintes, ses susceptibilités ; j'ai dû employer toutes les ressources de la diplomatie amoureuse.

—Tu étais dans ton élément, Maxime ; diplomate, tu l'es ; n'est-il pas question de faire de toi, prochainement, un secrétaire d'ambassade ?

—Je ne sais pas encore si j'accepterai. Et cependant, comme le dit ma mère, il est temps que je fasse quelque chose.

—Ton mariage est le premier pas fait ; tu seras secrétaire d'ambassade et, dans dix ans, tes amis te salueront du titre d'ambassadeur.

—Je reviens à Marie.

—Oui, revenons à elle ; sais-tu, Maxime, qu'en me parlant de Mlle Sorel comme tu le fais, tu la rends mille fois plus désirable.

—Raoul, je te donne le conseil amical de ne plus penser à elle.

—Serais-tu jaloux ?

—Je ne sais pas. Mais que ce soit pour ce motif ou pour un autre, je te dis encore de ne plus penser à Marie. Tu es allé chez elle aujourd'hui, tu as eu tort, et je te demande comme une prière de ne plus chercher à la voir. Pourquoi troubler la tranquillité qu'elle peut avoir, la pauvre fille, pourquoi la tourmenter ? Tu n'as rien à attendre, rien à espérer d'elle, et, sincèrement, je te le dis, tu es le dernier, tu entends, le dernier qu'elle aimerait.

—Ah !

—Tu ne lui es pas sympathique.

—Qu'est-ce qui lui déplaît en moi ?

—Bien des choses, peut-être ; mais sûrement ton scepticisme à l'égard des femmes.

...Je n'aime pas votre ami, M. de Simiane, me disait-elle, il n'est pas permis à un homme bien élevé, à un homme qui a une mère et des sœurs, de parler de la femme comme il le fait. Il ne respecte rien et ne croit à rien. Pour lui chez la femme tout est marchandise : sa jeunesse, sa beauté, son amitié, son amour, sa conscience, sa vertu, son honneur, tout s'achète.

C'est ainsi que tu as parlé devant Marie Sorel, par forfanterie, voulant évidemment te faire plus mauvais que tu ne l'es réellement ; mais il y a des choses qu'on ne doit pas dire, une réserve qu'il est bon de toujours garder.

Après cela, je te laisse à juger ce que Marie pense de toi et quelle confiance tu peux lui inspirer.

Elle est jeune, elle ne se condamnera certainement pas à vivre seule ; mais, sois-en convaincu, elle n'épousera jamais qu'un homme qu'elle aimera et dont elle sera sincèrement, sérieusement aimée.

Pauvre fille ! tu me trouvais triste tout à l'heure, je pensais à elle. Que va-t-elle faire ? Que va-t-elle devenir ? Oh ! je sais bien qu'elle ne se laissera point saisir par la misère ; elle a du courage, de la volonté, elle travaillera. Mais l'on sait ce que peut gagner une femme en usant sa jeunesse et sa santé. Si je pouvais lui faire accepter un don, seulement une vingtaine de mille francs, ce qui la mettrait à l'abri de certaines éventualités de l'existence, mais elle ne voudra pas, sa fierté lui ordonnera de refuser. Et la voilà, prête à entrer dans les luttes continuelles de la vie.

J'ai fait une tentative, j'ai laissé chez elle un billet de mille francs, pour voir.

Un ballon d'essai.

—Oui. Eh bien, je suis à peu près certain qu'elle ne touchera pas à cet argent ; elle est capable de l'envoyer à l'assistance publique.

—Ou de te le renvoyer tout simplement.

—Oui, si elle savait où l'adresser.

—Je comprends maintenant pourquoi elle voulait me charger de te faire parvenir une lettre.

—Une lettre ?

—Toute prête, c'est à dire déjà écrite ; sans aucun doute, le billet de mille francs était sous l'enveloppe.

Le comte hochet soucieusement la tête.

—Ainsi, murmura-t-il, je ne pourrai rien faire pour elle.

—Mais, mon cher Maxime, tu n'as rien à faire pour elle. Ce qu'il y a à faire, c'est moi qui le ferai. Plus le siège d'une place forte est difficile, plus il y a de mérite et de gloire à s'en emparer. Tout ce que tu viens de dire ne m'a nullement découragé. Et tiens, je crains sérieusement que je deviens amoureux fou de Mlle Sorel.

Je saurai lui faire oublier les sottises que j'ai pu dire de

vant elle, et je ne serais plus Raoul de Simiane, si je ne parvenais pas à me faire aimer... un peu...

Tu as raison, j'ai eu tort de tant me presser à lui faire une visite. J'attendrai quelques jours avant de la revoir. Et alors, ma foi, au petit bonheur.

—Je n'ai le droit de te faire aucune défense, Raoul, je t'ai prévenu et je te le dis encore, tu ne réussiras pas.

—Mon cher, tu me piques au jeu ; quoiqu'il puisse m'arriver, je tenterai l'aventure.

—Mon pauvre ami, tu es toujours le même écervelé.

—Décidément, Maxime, tu n'es pas content

—Faudrait-il donc que je t'approuvasse ? répliqua le comte avec un vif mouvement d'impatience. Je t'en prie, ne me parle plus de ce que tu veux faire.

—Soit.

Il y eut un assez long silence.

Le baron jeta le bout de son cigare et en alluma un autre.

Le comte, songeur, paraissait absorbé en lui-même.

Il soupira et, reprenant la parole :

—Ce que j'ai souffert devant elle, Dieu seul le sait. Quelle horrible contrainte ! Si je n'avais obéi qu'à mon cœur, je se rais tombé à ses genoux en lui demandant pardon.

J'ai été d'une dureté inouïe ; pendant tout le temps j'ai pu garder une froideur glaciale, je voyais que je lui broyais le cœur et je restais impassible. Comment ai je pu avoir ce triste courage ! Hélas ! il le fallait. Je luttai contre mon cœur, contre mes sentiments honnêtes, ma force était tout entière dans mon attitude, que je condamnais. Un instant de faiblesse et je ne pouvais plus lui dire : Tout est fini entre nous, nous ne nous reverrons plus.

Pauvre Marie ! Que doit-elle penser de moi ?

Ah ! je suis bien coupable envers elle ; j'ai troublé sa vie, peut-être même l'ai-je à jamais brisée. Nos lois françaises ne punissent pas celui qui manque à la loi jurée, mais il y a la responsabilité morale, et souvent, presque toujours, elle est lourde.

Nous n'avons guère de conscience, nous autres hommes. abandonner une jeune fille, qu'est-ce que cela ? L'amour est pour nous un jeu, un passe temps ; c'est dans nos mœurs. Eh bien, c'est abominable. Quand il y a tant de femmes faciles et qui n'ont plus rien à perdre, pourquoi tromper la jeune fille honnête et pure ? Mais voilà, c'est vers celle-ci que nous sommes attirés, poussés par le mépris et le dégoût que nous inspirent les autres. En bien, oui, oui, c'est abominable !

Et nous allons, le cœur léger, presque inconsciemment, sans penser, à toutes les larmes que nous ferons verser, ne voulant pas voir tout le mal que nous causerons.

J'en vois, je le sens aujourd'hui, tromper une jeune fille, c'est lâche ! Et moi, plus que tout autre, peut-être, je suis un misérable !

Le baron de Simiane avait écouté, souriant ; son regard exprimait l'ironie.

—Que veux-tu, mon cher comte, dit-il, il faut être de son temps, la vie est la vie. Néanmoins, ajouta-t-il railleur, tes théories sont fort belles ; on t'ont déjà en toi le mari, le père de famille ; tu deviendras un patriarche.

Maxime avait laissé tomber sa tête dans ses mains.

La pensée ailleurs, il n'avait pas entendu.

A ce moment, on frappa à la porte. Et avant que le comte, qui s'était redressé, ait eu le temps de dire : Entrez, la porte s'ouvrit et un valet de chambre parut sur le seuil.

—Que voulez-vous ? Qu'y a-t-il ? demanda le comte.

—C'est un jeune homme qui désire voir monsieur le comte.

—Ah !

Le domestique s'approcha de son maître, qui prit une carte de visite sur le plateau d'argent que le valet avait à la main.

Maxime lut à haute voix :

« André Clavière. »

—Je ne connais pas ce nom, reprit-il, et toi, Raoul ?

—Pas plus que toi ; je viens de l'entendre prononcer pour la première fois.

—Comment est-il, ce monsieur Clavière ? demanda le comte au valet de chambre.

—Fort bien, monsieur le comte, malgré sa pâleur et une grande tristesse répandue sur ses traits.

—Faut-il le recevoir ? fit Maxime, s'adressant au baron.

—Dame, je ne vois pas pourquoi tu le ferais congédier. Je te laisse, ajouta-t-il en se levant, je vais aller achever mon cigare dans la bibliothèque.

—Non, c'est inutile, resto.

—Comme tu voudras, fit de Simiane, qui marcha vers la fenêtre.

—Faites entrer, dit le comte au domestique.

Presque aussitôt, André Clavière fut introduit dans le fumoir.

Il ne vit pas d'abord M. de Simiane, qui était à demi caché par une tapisserie ; mais celui-ci reconnut aussitôt André et eut un haut-le-corps de surprise.

Quoique très ému, André s'avança vers le comte avec aisance.

Les deux hommes se saluèrent.

—A quoi dois-je l'honneur de votre visite, monsieur ? demanda Maxime, qui examinait avec une sorte d'intérêt ce jeune homme qui lui était inconnu.

—Tout simplement pour vous remettre ceci, monsieur.

Et André tendit au comte le pli cacheté que Marie lui avait confié.

M. de Rosamont prit la lettre, et ayant jeté les yeux sur l'enveloppe :

—Pardonnez-moi, dit-il d'une voix tremblante, mais cette lettre n'est pas pour moi ; elle est adressée, si je lis bien, à M. Lucien Gervois.

—Oui, monsieur, mais M. le comte de Rosamont et M. Lucien Gervois ne font qu'une seule et même personne.

—Comment savez-vous cela ?

—Je crois qu'il importe peu à monsieur de Rosamont de le savoir.

—Vous vous trompez, monsieur, répliqua Maxime avec vivacité, il m'importe beaucoup, au contraire, de savoir pour quoi vous avez découvert ce que je voulais cacher.

—J'avais pour cela des raisons que je n'ai pas à vous faire connaître.

—Enfin, monsieur, vous vous êtes occupé de moi ; de quel droit ?

—Du droit que prend un homme de cœur à protéger le faible contre le fort.

Maxime fut presque intimidé par cette fière réponse.

Après un bout de silence :

—Puis-je vous demander, monsieur, qui vous a remis cette lettre ?

—Mlle Marie Sorel.

—Elle-même ?

—Oui, monsieur, elle-même.

—Alors, vous la connaissez ?

—Oui, monsieur.

—Depuis longtemps ?

—Depuis très longtemps.

—Ah ! et vous êtes...

—Je suis son ami le plus fidèle et le plus dévoué.

Maxime dévisagea André.

—Elle ne m'a jamais parlé de vous, fit-il.

—Elle n'avait pas à vous parler de moi.

—Vous lui avez appris, sans doute, que Lucien Gervois était un nom d'emprunt, pris par le comte de Rosamont ?

—Je lui ai appris cela, monsieur, et en même temps tout ce qu'elle avait intérêt à savoir.

—C'est-à-dire ?...

—Entre autres choses, le mariage de M. le comte de Rosamont avec Mlle Louise de Noyons.

Le comte devint très pâle.

—Monsieur le comte, reprit André, j'ai été chargé par Mlle Sorel de vous remettre cette lettre, ma mission est terminée, je me retire.

— Veuillez attendre encore un instant, monsieur ; peut-être vais-je avoir une réponse à faire transmettre à Mlle Sorel.

— Je suis à vos ordres, monsieur.

D'une main fiévreuse, le comte ouvrit le pli où il trouva le billet de mille francs, comme il s'y attendait, et les quelques mots écrits par Marie, qu'il lut, secoué par un tremblement nerveux et ayant comme un voile sur les yeux.

Aussitôt, avec une sorte de fureur, il mit en même temps en pièces l'enveloppe, la lettre, le billet de banque, froissa les morceaux dans ses mains et les jeta dans la cheminée.

— Monsieur le comte, j'attends, dit André.

— Je n'ai rien à vous dire, monsieur.

André salua, et en se retournant pour gagner la porte, il se trouva face à face avec le baron, qui s'était avancé au milieu de la pièce.

Le jeune homme eut un vif mouvement de recul, ses yeux s'enflammèrent, et ses lèvres blémirent.

— Hé, hé, fit le baron d'un ton goguenard, il paraît que vous me reconnaissez.

— Il y a des figures qu'on n'oublie plus quand on les a vues une fois.

— Ah ! vraiment ?

— Qu'elles soient sympathiques ou non.

— La mienne serait-elle antipathique à monsieur ?

— Au suprême degré.

— En vérité, voilà qui est fâcheux.

— Ce n'est pas seulement votre figure qui m'est antipathique, monsieur le baron de Simiane, c'est votre personne tout entière.

— Oh ! désolé, désolé ! Toutefois, je suis charmé de voir que vous savez mon nom.

— Je puis aussi vous faire connaître le mien, monsieur le baron de Simiane, riposta le jeune Bourguignon avec hauteur, je me nomme André Clavière.

— Merci. Voilà un nom qui sonne bien, quoiqu'il appartienne à la roture.

— Monsieur le baron de Simiane, — le jeune homme avait soin de souligner les mots, — ce n'est pas dans le titre qu'est la véritable noblesse, mais dans les sentiments du cœur.

— Nous voilà édifiés, M. de Rosamont et moi, répliqua le baron, toujours avec une ironie mordante, nous connaissons vos quartiers. On ne peut que vous féliciter, monsieur Clavière, tout en faisant cette remarque que vous ne péchez pas par excès de modestie.

— Si vous avez des leçons à donner, monsieur le baron de Simiane, je vous conseille de les garder pour vous.

— Pourtant, monsieur Clavière, vous me paraissez avoir grand besoin d'en recevoir, et de plusieurs sortes.

Le comte intervint.

— Allons, messieurs, dit-il, de grâce, pas de querelle.

— Mon cher comte, répondit le baron, nous causons, et cette conversation avec monsieur me plaît infiniment. Je vois, non sans une certaine satisfaction, que M. Clavière me connaît bien. Sans aucun doute, Mlle Sorel lui a parlé de moi.

— En effet, monsieur, pressée par mes questions et sous le coup de l'indignation que vous aviez fait naître, Mlle Sorel m'a répété les odieuses paroles que vous lui avez adressées. Oh ! je sais bien qu'il y a des hommes qui s'imaginent que tout leur est permis devant une femme ; mais si l'on n'a aucun respect pour sa personne, on devrait avoir au moins la pudeur de respecter sa souffrance et ses larmes. Quand une pauvre fille est malheureuse, quand elle est dans la douleur, dans le désespoir, est-ce le moment de venir l'écraser ? De quel nom puis-je appeler celui qui fait cela ? Est-ce un lâche, oui ou non ?

— Monsieur Clavière, dit le comte, vous ne mesurez pas assez vos paroles.

— Monsieur le comte, mes paroles sont l'expression de ma pensée ; j'ai appris à parler franchement, sans mâcher les mots, et je ne puis, en ce moment, garder ce que j'ai sur le cœur. Je suis venu ici remplir une mission ; avais-je sur les lèvres une parole de colère ? J'allais me retirer lorsque M. de Simiane

s'est trouvé devant moi ; est-ce ma faute si je n'ai pu empêcher tout le sang de mes veines de bouillonner ? Eh bien, ce que j'ai à dire, je le dirai. Et tant pis s'il sort de ma bouche des mots qui mordent.

— Mon cher comte, dit le baron, M. Clavière se découvre à nous complètement ; nous savons maintenant à quoi nous en tenir ; en effet, il nous est facile de voir, dans le champion de Mlle Sorel, l'amant qu'elle t'a donné pour successeur, si, déjà, précédemment, il n'occupait pas une place dans son cœur.

Un double éclair traversa le regard d'André.

— Monsieur, riposta-t-il d'une voix sourde, je répondrai tout à l'heure à ces horribles paroles. Votre attaque ne m'atteint pas, mais c'est une nouvelle insulte adressée à Marie Sorel.

Se tournant vers Maxime, il reprit :

— Monsieur le comte, comme Marie Sorel, je suis né à Longreuil (Côte-d'Or). Je vous l'ai dit, je suis son ami, ami d'enfance. Ma mère est morte en me mettant au monde, et c'est la mère de Marie qui m'a nourri de son lait et élevé jusqu'à l'âge de six ans. Je suis de huit ans plus âgé que Marie Sorel et elle était déjà grande que je l'appelais ma petite sœur. A partir du jour où je suis entré au lycée, je ne l'ai plus vue que très rarement. Il y a trois mois que je suis à Paris ; Marie l'ignorait, et c'est ce matin, sachant qu'elle avait besoin d'entendre la voix d'un ami, que je suis entré chez elle pour la première fois.

Je l'ai trouvée dans les larmes et je n'ai pu, hélas ! ni la rassurer sur l'avenir, ni la consoler. Il y a de ces douleurs profondes contre lesquelles les plus vives sollicitations de l'amitié sont impuissantes.

Et vous, monsieur le comte, vous avez déclaré à la pauvre Marie que tout était fini entre vous et elle ; mais il vous a semblé que vous ne lui aviez pas assez meurtri le cœur ; il vous a fallu ajouter un raffinement de cruauté en disant à M. de Simiane, votre ami : — Je quitte Marie, si tu la veux, maintenant, tu peux la prendre.

Maxime rougit jusqu'aux oreilles.

— Moi, j'ai dit cela ! exclama-t-il, j'ai dit cela !

— Vous l'avez dit à M. de Simiane, qui l'a répété à Mlle Sorel. Eh bien, monsieur le comte, trouvez-vous que de pareilles paroles soient dignes d'un gentilhomme ?

De rouge Maxime était devenu blême. Il fit trois pas vers le baron et s'écria d'une voix frémissante :

— Est-il vrai, dis, est-il vrai que tu aies dit cela ?

Le baron, qui était resté un instant tout interdit, haussa les épaules et répondit avec audace et effronterie :

— Ne vois-tu pas, Maxime, que ceci est une invention de ce monsieur ?

— Vous niez ! s'écria André.

— Absolument.

— Ah ! monsieur le baron de Simiane, vous êtes encore plus vil que je ne le croyais. Tout à l'heure, cherchant à salir une malheureuse victime qui, Dieu merci, est à l'abri de votre bave, vous n'avez pas craint de dire que j'étais son amant ; l'autre jour, devant Mlle Sorel, votre langage a été celui d'un misérable ! Eh bien, oui, monsieur le baron de Simiane, vous êtes un misérable, un lâche, un infâme !

Le baron devint livide et parut prêt à sauter à la gorge d'André.

— Monsieur André Clavière, s'écria-t-il d'une voix tremblante de fureur, vous me rendrai raison de vos insultes ! Celle que vous avez insultée est maintenant ma femme.

Le jeune homme le couvrit d'un regard de suprême mépris.

— Monsieur le baron de Simiane, répliqua-t-il d'un ton ironique, il n'y a pas d'épithètes outrageantes que je n'ai le droit de vous cracher à la face. Je le dis encore, vous êtes un misérable, un lâche, un infâme !

Le baron ne se contenait plus.

— Monsieur Clavière, hurla-t-il, nous nous battons, je vous tue !

— Peut-être, monsieur. Je pourrais vous répondre que ne vous ayant pas insulté publiquement, vous n'avez aucune réclamation à exiger, et je n'aurais qu'à vous tourner le dos avec

le mépris et le dégoût que vous m'inspirez. Mais vous pourriez croire que vos airs de matamore me font trembler. Vous voulez un duel, j'y l'accepte.

André prit dans son portefeuille une carte de visite, écrivit sous son nom, au crayon : Grand hôtel du Louvre, et remit la carte au baron, en disant :

—Monsieur, voici mon adresse. Demain matin, à dix heures, dix de mes amis auront l'honneur d'attendre vos témoins chez moi.

Sur ces mots, il salua les deux hommes et se retira.

—Oh ! je le tuerai ! prononça sourdement le baron.

—Tu en es capable, dit sèchement le comte.

Il s'affaissa dans un fauteuil, prit sa tête dans ses mains et n'écouta plus le baron, qui, après avoir parlé quelques instants sans pouvoir arracher une parole à Maxime, se décida à s'en aller.

L'amitié des deux intimes venait d'être mortellement atteinte.

### III

André Clavière n'était pas à Paris depuis assez longtemps pour y avoir beaucoup d'amis ; du reste, il n'avait pas cherché à s'en créer ; il avait eu toute autre chose à faire.

Cependant il avait retrouvé à Paris un de ses anciens camarades de lycée. Après avoir été séparés pendant des années et même s'être complètement perdus de vue, les deux copains d'autrefois s'étaient revus avec le plus vif plaisir. On s'était serré les mains, on s'était embrassé, puis, longuement, on avait parlé des beaux jours du lycée, du proviseur, des professeurs, des maîtres d'études, des gamineries et des farces faites aux uns et aux autres.

—Te souviens-tu de ceci ? Te rappelles-tu cela ?

Pendant qu'André Clavière continuait ses études à l'École de droit, Philippe Beaugrand était à l'École polytechnique, et ce dernier recevait le diplôme d'ingénieur des mines quand André arrivait au doctorat.

Philippe Beaugrand était aussi une nature d'élite, un homme d'un grand cœur, et André savait qu'il avait en lui un ami sincère, dévoué, sur lequel il pouvait compter, n'importe en quelle circonstance.

En sortant de l'hôtel de Rosamont, André consulta sa montre. Il était quatre heures et quelques minutes.

—Il faut absolument que je voie Philippe ce soir, se dit-il ; s'il n'est pas encore rentré, je l'attendrai.

Il prit une voiture de place et se fit conduire rue de l'Arcade. C'est dans cette rue que demeurait le jeune ingénieur des mines. Il était chez lui.

—Mon cher Philippe, lui dit André, je suis heureux de te rencontrer.

—Et moi enchanté de ta visite. Mais tu es pâle, agité, qu'as-tu donc ?

—J'ai, mon ami, que demain ou au plus tard après-demain, je me bats en duel.

—Tu as un duel, toi !

—Mon Dieu, oui.

—Mais pourquoi te battras-tu ?

—Pour venger ma femme.

—Et tu veux te battre, risquer de te faire tuer. Cette affaire ne peut-elle pas s'arranger ?

—Impossible.

—Pourquoi ?

—Parce que je veux ce duel aussi ardemment que mon adversaire.

—Mon cher André, un duel est toujours une chose grave.

—Je le sais.

—Est-ce ton adversaire qui est le provocateur ?

—Non, c'est moi.

—Comment, toi, si bon, si doux d'habitude.

—La douceur du lion endormi.

—On dit, en effet, qu'il n'y a pas de pire eau que celle qui dort. Et quand a eu lieu la querelle ?

—Il y a à peine une demi-heure. Tu vois, je suis venu tout de suite te trouver. Je n'ai à Paris qu'un seul ami, toi. Je pense que tu voudras bien être un de mes témoins, mon premier témoin.

—La mission que tu veux me confier est aussi délicate que peu agréable ; mais, en cette circonstance, je ne peux pas refuser de t'assister.

—Merci, Philippe.

—Seulement je te prévins que je suis un antagoniste du duel et que je ferai tout ce qui dépendra de moi pour t'éviter cette rencontre.

—Tu n'y parviendras point.

—Si, cependant, ton adversaire était prêt à accepter des excuses ?

—Faire des excuses, moi !

—Pourquoi, pas, si tu as tort ?

—Des excuses à cet homme, jamais, jamais !

—C'est donc une haine ?

—Une haine mortelle.

—Je ne te connais plus : André Clavière ayant de la haine !

—Ah ! mon ami, si tu savais, tu comprendrais.

—Je comprends, mon pauvre André, que quelque chose d'extraordinaire se passe en toi.

—C'est une colère, une fureur que rien ne peut apaiser.

—Et voilà l'action que l'amour, surexcité par la jalousie, sans doute, peut avoir sur un homme.

—Je ne suis pas jaloux. Dans le cas présent, Philippe, c'est l'indignation qui m'anime et non la jalousie.

—Comment s'appelle ton adversaire ?

—Il se nomme le baron Raoul de Simiane ; ce noble nom est porté par un misérable.

—Diable, Raoul de Simiane !

—E-t-ce que tu connais cet homme ?

—Un peu, pour l'avoir vu quelquefois.

—Ah !

—Raoul de Simiane est un des viveurs de Paris les plus en vue. Il a une très grande fortune, ce qui lui permet de faire toutes sortes de folies. Il fréquente les salles d'armes ; c'est là que je l'ai rencontré cinq ou six fois. Il est de première force à l'épée et au pistolet et connaît à fond, paraît-il, tous les jeux de l'escrime. Il a été champion dans plusieurs assauts d'armes. Mon cher André, ton adversaire est extrêmement redoutable, je ne dois pas te le cacher. Es-tu bon tireur toi ?

—Non, vraiment. J'ai bien fait des armes, mais si peu... Enfin je sais tenir une épée et c'est ce qu'il faut.

—Oui, c'est ce qu'il faut, d'abord ; mais ce n'est pas assez pour que tu puisses te mesurer sans trop de désavantage avec Raoul de Simiane. Sais-tu, mon pauvre André, que si ce duel a lieu le baron peut te tuer ?

—Tout est possible. M de Simiane a eu, d'ailleurs, la gracieuseté de me prévenir qu'il me tuerait. Mais, poursuivit le jeune homme en souriant, je ne suis pas encore un homme mort.

—Ne plaisante pas ainsi, André, je t'en prie.

—Est-ce que tu crois que je vais m'effrayer ?

—Oh ! je sais bien que tu es brave ; mais la situation est grave.

—Sois tranquille, mon cher Philippe, je n'ai pas peur ; si fort que soit M. de Simiane, je ne tremblerai pas devant lui.

—Soit ; mais cela ne détournera pas de ta poitrine la pointe de son épée. Si je ne peux rien faire pour empêcher cette rencontre, que je déplore, je te conduirai chez Pons, le célèbre maître d'armes.

—Bah ! à quoi bon ?

—Comment, à quoi bon ? D'abord tu te dégoûteras les bras et t'assureras de la solidité de ton poignet ; ensuite, Pons, en deux heures t'enseignera le moyen de te défendre et de déconcerter ton adversaire par la hardiesse de tes feintes et la rapidité de tes mouvements offensifs.

André secoua la tête.

—Ce n'est pas en deux heures ni en quatre, répondit-il, que

ton maître d'armes pourra faire de moi un habile tireur. Cependant, pour te faire plaisir et pour ne pas me laisser égorger comme un mouton, sans me défendre, je t'accompagnerai à la salle d'armes de maître Pons.

—A la bonne heure.

—Maintenant il s'agit de trouver mon second témoin.

—A qui as-tu pensé ?

—Mais à personne. J'ai compté sur toi pour me sortir d'embarras.

L'ingénieur réfléchit un instant.

—Oui, dit-il, comme se parlant à lui-même, le docteur Balley ne refusera pas de nous rendre ce service.

—Balley, dis-tu ?

—Oui, Charles Balley d'Auxonne.

—Qui était, au lycée, notre bon camarade. Je sais qu'il a étudié la médecine. Est-ce qu'il est à Paris ?

—Non, pas à Paris, mais à Versailles où il est médecin-major au cinquième régiment de cuirassiers. Je vais, tout à l'heure, me rendre à Versailles, une petite heure de chemin, ce sera bientôt fait. Je verrai Balley et je suis sûr d'avance qu'il consentira aussi à être ton témoin. De cette façon nous aurons dans la même personne le témoin et le médecin.

—Cela se trouve à merveille, sans compter que je serai charmé de revoir un ancien camarade.

—Y a-t-il un lieu de rendez-vous fixé pour l'entrevue des témoins ?

—Oui, chez moi, Grand hôtel du Louvre.

—A quelle heure ?

—A dix heures demain matin.

—C'est bien. Comme la politesse la plus élémentaire exige qu'on ne se fasse pas attendre, nous serons chez toi avant dix heures, Balley et moi.

—Merci, Philippe, merci, mon ami. Voilà bien de la peine que je te donne.

—Petite peine. L'important est que cette aventure ait un heureux dénouement.

André sourit tristement.

—Nous verrons ce qui arrivera, fit-il.

—As-tu encore quelque chose à me dire ?

—Non.

—Alors, quittons-nous ; je ne veux pas manquer le train qui va partir dans quelques minutes. Je trouverai Balley à son restaurant, hôtel de la Chasse, et je dînerai avec lui.

Tout en parlant, M. Beugrand avait mis son chapeau et pris sa canne.

Les deux amis se séparèrent dans la rue en se disant :

—A demain.

André se dirigea vers la place de la Madeleine. C'était, d'ailleurs, le chemin à prendre pour rentrer chez lui. Il marchait lentement, la tête inclinée, pensif.

—Philippe n'a pas tort, se disait-il, de manifester certaines craintes je ne sais pas, vraiment, à quoi je dois ma tranquillité d'esprit. Cette aventure, comme Philippe appelle mon affaire avec le baron de Simiane, peut fort bien avoir un dénouement fatal ; je puis être mortellement blessé et même tomber mort sous un coup rudement porté. Chaque être en ce monde a sa destinée ; il faut que la mienne s'accomplisse. On ne saurait éviter ce qui doit arriver, pas plus qu'on ne peut arrêter la marche du temps. Si je dois mourir d'un coup d'épée, c'est ce que j'ai écrit depuis longtemps au livre du destin.

Comme on le voit, André Clavière avait le fatalisme des Orientaux.

—Mais, reprit-il, si ce duel m'était fatal, si j'étais tué, que deviendrait ma pauvre Marie ? Elle aurait quelques larmes pour son ami d'enfance. Hélas ! Pauvre Marie ! elle se retrouverait seule au monde, sans un parent, sans un ami.

Ma pauvre Marie, ma pauvre Marie !

André se laissait aller au cours de ses réflexions lugubres. Soudain il s'arrêta brusquement et, portant la main à son front :

—Mais oui, murmura-t-il, voilà ce que je dois faire. Com-

ment n'ai-je pas eu tout de suite cette idée ? Où donc avais-je la tête ?

Il se jeta dans un fiacre, dont le cocher cherchait un client, en disant :

—Boulevard Beaumarchais, numéro 43.

Sans répondre, le cocher cingla de la mècho de son fouet le flanc du cheval, qui prit le trot.

A l'adresse donnée par le jeune homme demeurait un notaire appelé Mabillon. C'était un homme de quarante-cinq ans, très considéré, très estimé, jouissant enfin d'une excellente réputation qu'il avait acquise plus encore par son honnêteté, sa probité, sa bienveillance, que par ses capacités réelles d'officier ministériel.

Il était seul dans son cabinet lorsqu'un de ses clercs lui annonça M. André Clavière.

Le jeune homme fut immédiatement reçu.

—Hé, bonsoir mon jeune ami, dit le notaire qui s'était levé et s'avancait au-devant d'André, la main tendue ; qu'est-ce qui vous amène ce soir à l'étude ?

—Une affaire sérieuse, importante.

—Oh ! sérieuse, importante !... Enfin vous allez me parler de cela ; mais, d'abord, asseyez-vous, là, dans ce fauteuil.

—Cher monsieur, vous êtes pour moi d'une bonté...

—Mais je ne suis méchant pour personne, fit le notaire en riant. En ce qui vous concerne, monsieur Clavière, vous m'avez été vivement et chaleureusement recommandé par mon ami Desbarres, mon meilleur ami, conseiller à la cour de Dijon ; j'étais déjà prévenu en votre faveur et je n'ai pas eu de peine, dès vos premières visites, à vous prendre en grande amitié.

—Oh ! monsieur.

—Vous méritez l'affection que j'ai pour vous ; vous êtes franc, loyal ; j'aime les natures droites, moi. Mais vous n'aimez pas à entendre faire votre éloge, je me tais. Parlez-moi maintenant de votre affaire... sérieuse.

—Monsieur Mabillon, je veux faire mon testament.

—Hein, fit le notaire ébahi, votre testament ?

—Oui, monsieur, et je désire le signer demain, dans la journée, à l'heure que vous voudrez bien me donner.

—Bigre, mais vous êtes plus pressé qu'un vieillard à son lit de mort. A votre âge on peut attendre.

—On meurt à tout âge, monsieur.

—Sans doute, mais vous jouissez d'une santé parfaite.

—Les accidents mortels sont communs dans la vie ; on peut être écrasé par une voiture ; une pierre détachée d'une cheminée, d'une corniche ou d'un balcon peut vous tomber sur la tête, sans parler de la rencontre sur une voie ferrée, de deux trains lancés à grande vitesse. Il est bon de prendre ses précautions contre toutes les éventualités.

—Oui, certainement ; est-ce là le véritable motif ?

—Oui, monsieur.

—Enfin il n'est pas défendu de faire son testament, au contraire ; et, comme vous le dites fort bien, il n'est pas mauvais de prendre certaines précautions. Un testament est rarement définitif ; à votre âge, monsieur Clavière, il ne peut l'être ; il est certain qu'en avançant dans la vie vous aurez à changer plus d'une fois vos dispositions testamentaires.

—Oui, peut-être ?

—Donc vous tenez à faire votre testament ?

—J'y tiens absolument.

—En faveur de qui voulez-vous tester ?

—Je veux que ma femme, qui demeure actuellement à Paris, soit ma légataire universelle.

—C'est bien, dit le notaire. Donnez-moi les nom et prénoms de votre femme.

—Sorel, Marie-Henriette.

Le notaire avait pris la plume pour écrire ses notes.

—Où demeure-t-elle ?

—Rue de Chabrol, numéro 42.

—Née à Longereau, Côte-d'Or. Savez-vous la date de sa naissance ?



—J'avoue que cette date n'est pas dans ma mémoire.  
 —Nous la laisserons en blanc.  
 —Elle a dix-huit ans et demi.  
 —La date de sa naissance donnera exactement son âge.  
 Avait-elle une profession ?  
 —Elle était couturière.  
 —Et vous lui léguez tout ?  
 —Biens fonciers, immeubles, valeurs mobilières, tout, tout.  
 —Ce tout est énorme, monsieur Clavière  
 —Vous connaissez mieux maintenant mes affaires que moi, monsieur Mabillon. Cependant, si j'ai quelques renseignements à vous donner...

—Nous trouverons ici tous les renseignements nécessaires, puisque nous avons à l'étude les actes de vos propriétés foncières, fermes et bois, et les récépissés de vos valeurs mobilières déposées à la banque de France.

—Alors, dès ce soir, vous allez pouvoir vous occuper du testament ?

—Tout autre affaire cessante, mon premier clerc va s'y mettre, sous ma surveillance.

—Et demain il sera prêt à signer ?

—Oui, demain, mais tard dans l'après-midi. La minute ne pourra guère être terminée que vers dix heures et il faudra copier les rôles.

—Naturellement, il faut le temps. A quelle heure peasez-vous que je doive revenir ?

—A quatre heures, si vous voulez ; je m'arrangerai de façon à ce que vous n'ayez pas à attendre.

—Alors, monsieur Mabillon, dit André en se levant, à demain, à quatre heures.

—C'est entendu.

Le notaire et son client se serrèrent la main.

#### IV

André Clavière était content de lui. Il se figurait que c'était un devoir qu'il venait d'accomplir.

L'avenir de celle qu'il aimait, qui était tout pour lui, allait être assuré. Il n'avait plus à dire :

"Si j'étais tué, que deviendrait-elle ?"

Assurément, il ne se considérait pas d'avance comme un homme mort ; il espérait bien, au contraire, que son duel n'aurait pas une suite funeste ; mais cela pouvait arriver et il prenait ses précautions.

Il rentra à l'Hôtel du Louvre d'où il écrivit un mot à sa femme, lui disant qu'il partait pour voyage, qu'il n'avait pas eu le temps de lui dire bonjour et qu'il serait de retour dans un jour ou deux.

Il était neuf heures et demie, lorsque MM. Philippe Beaugrand et Charles Balley arrivèrent à l'hôtel.

André se jeta dans les bras du major et les deux anciens camarades s'embrassèrent avec effusion.

—Ah ! Charles, comme je suis heureux de te revoir ! disa-t-il André.

—Je vois, mon cher André, que l'amitié qui nous unissait autrefois est restée la même. Voilà réunis, les trois inséparables ; c'est ainsi qu'on nous appelait au lycée. Maintenant, j'espère que nous ne nous perdrons plus de vue, n'importe où les hasards de la vie pourront nous conduire. Moi aussi, mon cher André, je suis heureux de te retrouver, et Philippe peut te dire quelle a été sa surprise, quelle a été ma joie en apprenant que tu étais à Paris. Seulement, mon ami...

—Eh bien ?

—Je n'aurais pas voulu te revoir dans une pareille circonstance.

—Que veux-tu, mon cher Charles, on n'est pas maître des événements.

—C'est vrai. Ainsi, André, ce duel est inévitable !

—Oui, mon ami, inévitable. Tu as accepté d'être mon témoin, Charles, merci.

—Et comme je te l'avais promis, André, dit Philippe, nous

arrivons avant dix heures afin de ne pas faire attendre les témoins de ton adversaire. J'ai appris à Balley ce que je sais des causes de ce duel, et bien que tu veuilles absolument te battre, il pense comme moi que nous devons faire tout ce qui dépend de nous pour empêcher cette rencontre.

—André, reprit le major, je suis ton témoin et je t'accompagnerai sur le terrain si Philippe et moi ne parvenons pas à arranger l'affaire ; mais je dois te le dire, je n'ai jamais été et ne serai jamais un partisan du duel, qui est trop souvent la conséquence d'un faux point d'honneur, d'une vanité ou d'un amour-propre blessé. La vie d'un homme est précieuse et les lois humaines condamnent celui qui, dans un duel, risque de la perdre. Il n'en est pas de même quand par dévouement, pour sauver son semblable d'un danger, on brave la mort ; dans ce cas, le courageux citoyen mérite des éloges, il a bien mérité de l'humanité. Qu'on se batte, qu'on verse son sang pour la défense de la patrie, c'est le dévouement, c'est l'abnégation, c'est le devoir du soldat. Mais le duel, le duel... Autrefois il était défendu, condamné par la loi. Aujourd'hui, pour un oui, pour un non, on va sur le terrain et deux épées se croisent menaçant les poitrines. Quelques gouttes de sang coulent et l'on dit : l'honneur est satisfait. Ah ! quand il ne s'agit que d'une piqûre ou d'une égratignure, le mal n'est pas grand ; mais lorsque la lame devient meurtrière, lorsque l'un des deux combattants tombe mortellement frappé, alors, André, alors le duel est maudit et si celui qui a tué ne peut pas être considéré comme un assassin, il aura à se reprocher toute sa vie d'avoir été un meurtrier.

Malheureusement, le duel est entré dans nos mœurs et mes paroles et celles de bien d'autres ne peuvent rien contre cette manie ou plutôt cette fureur insensée qui pousse les hommes à vouloir s'entr'égorger.

Si seulement le duel était le jugement de Dieu ; mais non. Trop souvent c'est l'injustice qui triomphe. Là, règne en maître le droit du plus fort.

André, d'après ce que m'a dit notre ami Philippe, c'est ton adversaire, M. Raoul de Simiane, qui est l'offensé.

—Oui, je l'ai insulté, je lui ai craché au visage mon mépris et mon dégoût.

—Dans un moment d'emportement ; mais depuis tu as réfléchi et peut-être regretté.

—Non, non, je ne regrette rien ; tout ce que j'ai dit à ce misérable, je le lui dirais encore.

—Alors, André, tu ne veux pas, devant les témoins de M. de Simiane, qui vont venir, présenter des excuses en manifestant le regret des paroles qui te sont échappées ?

—N'ayant pas à regretter mes paroles, répondit vivement le jeune homme, ce serait de ma part une lâcheté d'essayer seulement de faire des excuses. Je n'ai nul besoin de voir les témoins de M. de Simiane, qui vont venir pour s'entendre avec vous. Vous les recevrez ici, dans ce salon ; pendant ce temps, je pourrais me tenir dans ma chambre, mais comme je ne veux pas que vous puissiez être gênés par ma présence, je vais vous quitter. Vous me retrouverez sous les arcades de la rue de Rivoli. Je n'ai pas besoin de vous dire, n'est-ce pas, que nous déjeunerons ensemble.

—André, dit M. Beaugrand, la mission que tu nous confies est très délicate.

—Je le sais ; aussi vous suis-je infiniment reconnaissant de l'avoir acceptée.

—N'as-tu pas quelques instructions à nous donner ?

—Aucune. Je m'en rapporte absolument à vous et j'approuve d'avance tout ce que vous ferez.

Dix heures allaient sonner. André tendit la main à ses amis et sortit.

L'ingénieur et le médecin restèrent un instant silencieux, se regardant tristement.

—Tu l'as entendu, dit Philippe Beaugrand, il s'est mis dans une situation terrible et ne veut pas qu'on fasse un effort pour l'en sortir.

Le médecin militaire hocha la tête.

—Vraiment, fit-il, on dirait qu'il a le désir de se faire tuer.

—En attendant, il fera bien de s'exercer à l'escrime pendant quelques heures cet après-midi.

—C'est convenu. Pons est prévenu, il attend son nouvel élève à deux heures.

Un coup de sonnette se fit entendre.

M. Beaugrand alla ouvrir.

Deux hommes entrèrent gravement, serrés dans leur redingote boutonnée jusqu'au cou. Ils pouvaient avoir l'un et l'autre de trente-cinq à quarante ans.

On se salua.

—Messieurs, dit le médecin, c'est vous, sans doute, que nous attendons.

—Monsieur, répondit l'un des deux hommes, nous sommes envoyés ici par M. le baron de Simiane, qui nous a chargés d'une grave mission. Je me nomme Ernest de Fontaride et monsieur, second témoin de M. de Simiane, est le comte Arthur de Blancheville.

Les témoins d'André s'inclinèrent.

—Messieurs, dit Philippe, je me nomme Philippe Beaugrand et suis ingénieur des mines; monsieur, qui est le second témoin de M. André Clavière, se nomme Charles Balley et est médecin major au cinquième régiment de cuirassiers.

Les témoins de M. de Simiane s'inclinèrent à leur tour.

—Maintenant, messieurs, dit le docteur, nous pouvons parler de l'affaire qui vous amène.

—M. le baron de Simiane, notre ami, est l'offensé, le reconnaissez-vous?

—Oui.

—Il a donc le choix des armes.

—Il en est toujours ainsi.

—M. de Simiane demande que la rencontre ait lieu à l'épée.

—C'est bien.

—Le combat pourra avoir plusieurs reprises et ne prendra fin que lorsque l'un des deux adversaires sera mis dans l'impossibilité de le continuer.

—Messieurs, répondit le docteur, dans l'intérêt de M. Clavière comme de celui de M. de Simiane, nous demandons, c'est notre droit, que le combat prenne fin au premier sang.

Les témoins du baron se consultèrent du regard.

—Au nom de M. de Simiane, dit M. de Fontaride, nous acceptons cette condition.

—Mais, messieurs, reprit le comte Arthur de Blancheville, est-ce que vous tenez seulement à ce que cette rencontre ait lieu?

—Non, certes, monsieur, répondit Philippe; nous voudrions au contraire, pouvoir l'empêcher.

—Eh bien, il y a un moyen.

—Dites, monsieur.

—Que M. André Clavière écrive à M. le baron de Simiane une lettre d'excuse, que vous nous remettrez; alors nous rédigerons et signerons tous quatre un procès-verbal, qui donnera satisfaction à notre ami, et les choses en resteront là.

Le jeune ingénieur secoua la tête.

—M. André Clavière, dit-il, refuse absolument de faire des excuses.

—En ce cas, messieurs, nous ne pouvons plus rien.

—Du moment que l'injure n'est pas effacée, ajouta M. de Fontaride, il faut une réparation par les armes.

—M. André Clavière ne songe pas à s'y soustraire.

—La rencontre aura lieu demain.

—Où?

—Dans le bois qui enveloppe l'étang de Saint-Cucufa, si cela vous convient.

—Ce lieu en vaut un autre. Où se trouvera-t-on?

—Au bord de l'étang.

—A quelle heure?

—Six heures du matin.

—Soit, demain matin, à six heures, au bord de l'étang.

—A la suite de paroles injurieuses adressées par M. André Clavière à M. le baron Raoul de Simiane, celui-ci a envoyé à

M. André Clavière MM. Ernest de Fontaride et Arthur de Blancheville chargés de lui demander rétractation ou réparation par les armes.

—Les témoins de M. de Simiane ont été mis en rapport avec MM. Philippe Beaugrand et Charles Balley, amis de M. André Clavière.

—Les quatre témoins, après mûr examen, ont reconnu que tout arrangement était impossible et que la qualité d'offense appartenait à M. le baron de Simiane.

—En conséquence, une rencontre a été décidée.

—L'arme choisie est l'épée de combat, gant de ville à volonté.

—Le combat prendra fin quand l'un des adversaires sera dans un état d'infériorité constaté.

Les témoins signèrent :

*Pour M. le baron Raoul de Simiane :*

ERNEST DE FONTARIDE,  
Comte ARTHUR DE BLANCHEVILLE.

*Pour M. André Clavière :*

PHILIPPE BEAUGRAND,  
CHARLES BALLEY.

Les témoins de M. de Simiane se retirèrent.

L'ingénieur et le médecin s'empressèrent de rejoindre André qui les attendait, comme il l'avait dit, en se promenant sous les arcades de la rue de Rivoli.

Le jeune homme fut immédiatement instruit de ce qui venait d'être décidé.

—C'est bien, c'est très bien, répondit-il simplement.

Maintenant, ajouta-t-il, prenant un air gai, allons déjeuner.

A table, André eut beau vouloir se montrer de joyeuse humeur, il ne parvint pas à tromper ses amis; ils voyaient très bien que sa gaieté était factice, qu'il était soucieux, inquiet, qu'il avait l'esprit préoccupé, la tête pleine de pensées.

André avait, en effet, de grosses préoccupations; mais ce n'était pas son duel qui l'inquiétait; il ne pensait qu'à Marie, aucune autre chose ne le tourmentait.

En sortant du café Anglais, où les trois amis venaient de déjeuner, M. Balley se dirigea vers la gare Saint-Lazare. Appelé par son service, il était forcé de retourner à Versailles. Mais le lendemain matin, à l'heure dite, il se trouverait au lieu du rendez-vous. Et, mieux encore, avec l'autorisation du colonel, un autre médecin militaire prendrait son service toute la journée.

Philippe conduisit André chez le maître d'armes Pons, qui attendait les deux amis.

Pendant deux heures, ne s'arrêtant que pour reprendre haleine et reposer ses membres peu habitués à ce genre d'exercice, André fit des armes avec le célèbre professeur, qui déclarait que M. Clavière, ayant d'étonnantes dispositions, deviendrait vite un très habile tireur.

Mais André n'était pas de ceux qui se laissent prendre à la glu de la flatterie. Quand quatre heures sonnèrent, il jeta son fleuret en disant :

—C'est assez.

Il paya le prix de la séance, promit au professeur de revenir et sortit de la salle d'armes suivi de Philippe, à qui il dit, dès qu'ils furent dans la rue :

—Mon cher ami, quatre heures viennent de sonner, il faut que je te quitte à l'instant.

—Où vas-tu donc?

—A un rendez-vous que je ne peux pas remettre à demain.

—Ne voulant pas être indiscret, mon cher André, je ne te questionne plus.

—Combien nous faudra-t-il de temps pour nous rendre de chez toi à l'étang de Saint-Cucufa?

—Moins d'une heure, avec un bon cheval.

—C'est bien, à quatre heures demain matin je sonnerai à ta porte.

—Je t'attendrai.

Les deux amis se séparèrent.

André monta dans un fiacre et vingt minutes après il entra dans le cabinet de maître Mabillon.

Ainsi que le notaire l'avait promis, le testament était prêt. Comptant sur l'exactitude du jeune homme, maître Mabillon avait fait appeler les témoins qui étaient là depuis dix minutes.

D'une voix lente et avec une sorte de solennité, le notaire lut le testament. Sa lecture achevée :

—Il n'y a plus, dit-il, qu'à jouter le nom de l'exécuteur testamentaire ; j'ai laissé la place en blanc.

—Alors, monsieur Mabillon, répondit André, veuillez mettre votre nom à cette place.

—Mais, mon jeune ami...

—Je vous en prie, absolument !

—Vous le voulez absolument !

—C'est une nouvelle faveur que je demande à votre amitié.

—Qu'il soit donc fait selon votre désir.

Et maître Mabillon écrivit ses nom, prénom, et qualité.

Ensuite André, les témoins et le notaire signèrent l'acte public.

—Messieurs, voilà qui est fait, dit maître Mabillon s'adressant aux témoins, je vous remercie.

Ceux-ci se retirèrent.

Un instant après, André prit à son tour congé du notaire.

—Maintenant, se dit-il, en remontant dans sa voiture, me voilà plus tranquille.

Et il poussa un soupir soulagement.

## V

### LE DUEL

Le docteur Balley s'était levé de bonne heure, car, venu à pied de Versailles, il arrivait à cinq heures et demie à l'étang de Saint-Cucufa, après s'être égaré dans les bois et avoir perdu ainsi une bonne demi-heure.

Enfin, bien qu'il eût craint un instant d'être en retard, il était le premier au rendez-vous.

Il attendit, assis sur le tronc d'un saule pleureur dont les branches baignaient dans l'eau.

A six heures moins un quart une voiture apparut. Le major se dressa debout. La voiture vint s'arrêter devant la pièce d'eau où les nénuphars blancs et jaunes commençaient à fleurir. Du milieu de l'étang, des poissons de toutes les grosseurs nageaient par bandes vers le bord, espérant qu'ils allaient avoir la nourriture qui leur est jetée habituellement par les promeneurs.

—Ce sont eux, dit le médecin.

Et il marcha précipitamment vers la voiture dont la portière venait de s'ouvrir.

André et Philippe mirent pied à terre.

Silencieusement, les trois amis se serrèrent les mains.

Sur un signe de M. Beaugrand, la voiture alla se placer dans la large allée à droite de l'étang.

André Clavière était pâle, avait les yeux abattus, mais paraissait calme. Bien que la veille il se fût couché de très bonne heure, il ne lui avait pas été possible de dormir. De là sa pâleur et la fatigue répandue sur ses traits.

M. Balley regarda sa montre.

—Nous n'avons plus, je pense, dit-il, que quelques minutes à attendre.

—J'aime mieux attendre que d'être attendu, dit André.

Presque aussitôt le roulement d'une voiture se fit entendre accompagnant un bruit de sabots de chevaux frappant le sol. Ceux qui étaient attendus arrivèrent.

Leur voiture, un landau, attelé de deux belles bêtes de sang, vint aussi s'arrêter devant l'étang. Quatre personnes descendirent du landau le baron de Simiane, ses témoins et un médecin.

Ces messieurs, graves et raides, saluèrent les trois amis qui, les premiers, s'étaient découverts.

Le comte de Blancheville portait les épées dans un fourreau de serge verte. Le médecin du baron avait une serviette sous son bras. Le médecin militaire avait quelques-uns de ses instruments de chirurgie et toute une pharmacie dans une boîte de cuir, susse du à une courroie passée sur l'épaule.

M. de Fontaride s'approcha de M. Beaugrand.

—Si vous le voulez bien, monsieur, dit-il nous allons nous enfoncer sous bois où nous trouverons facilement, je pense, un endroit favorable à la rencontre.

—Monsieur, répondit Philippe, nous sommes à vos ordres.

On se mit en marche, André et ses amis suivant les autres à quelques pas de distance.

À environ cent mètres de l'étang on trouva l'endroit cherché, qui fut accepté des deux côtés.

Les épées furent tirées du fourreau, et pendant qu'elles étaient mesurées et qu'on s'assurait de l'égalité de souplesse des lames, le baron et André ôtèrent leur redingote.

En même temps que M. de Fontaride mettait une épée dans la main du baron, l'ingénieur, beaucoup plus ému qu'il ne voulait le paraître, mettait l'autre dans la main d'André.

Les deux adversaires se placèrent en face l'un de l'autre, s'assurèrent que le terrain était solide sous leurs pieds, et quand M. de Fontaride prononça ces mots : " Allez messieurs, " les lames se croisèrent.

André répondit vaillamment à l'attaque de M. de Simiane. Grâce à la leçon de la veille, il put parer les coups que son adversaire lui portait. Néanmoins, il était facile de voir qu'il n'était pas de force à lutter longtemps contre M. de Simiane, qui était véritablement un très habile tireur.

Cette première partie du combat fut donc sans résultat.

Il y eut un temps d'arrêt.

À la reprise, et presque immédiatement, on vit André chanceler ; l'arme s'échappa de sa main, son visage se couvrit d'une pâleur d'ambre et ses yeux se fermèrent.

Philippe Beaugrand n'eut que le temps de s'élaner pour recevoir son ami dans ses bras.

Les médecins s'approchèrent aussitôt pour examiner la blessure. André avait été touché à la poitrine et, déjà, sa chemise était rouge de sang. Le major eut vite reconnu la gravité de la blessure ; en effet, la lame avait pénétré profondément.

Le malheureux avait perdu connaissance et était étendu sur le sol ne donnant plus signe de vie.

—Est-ce que je l'ai tué ? demanda le baron.

—Non, lui répondit son médecin, mais il est dangereusement blessé.

Le viveur baissa la tête et resta muet. Avait-il un remords ? Cependant, comme il était urgent d'arrêter le sang qui coulait avec abondance, les médecins procédèrent vite à un premier pansement.

—Il est tout à fait impossible de le ramener à Paris, dit le major au jeune ingénieur qui pleurait.

—Nous ne sommes pas loin de la Jonchère, dit l'autre médecin ; nous trouverons là une maison où le blessé pourra être reçu et soigné.

On décida de transporter André à la Jonchère.

On courut chercher le landau dans lequel le blessé fut placé entre les deux médecins qui le soutenaient.

—Venez-vous avec nous ? demanda M. de Fontaride au baron.

—Non.

—Vous retournez seul à Paris ?

—Je vais vous attendre près de l'étang.

—Soit.

Philippe Beaugrand et les témoins de M. de Simiane prirent le chemin de la Jonchère, marchant très vite. Ils eurent bientôt laissé loin derrière eux le landau qui avançait lentement, au pas retenu des chevaux.

Ces messieurs s'étaient chargés de trouver la maison qui donnerait asile au blessé.

En sortant du bois, une femme qu'ils rencontrèrent leur indiqua une propriété dans laquelle il y avait un pavillon meublé à louer. Le propriétaire était là depuis un mois, et, certainement, il serait facile de s'entendre avec lui.

M. Beaugrand ne pouvait demander mieux.

On se rendit à la propriété indiquée où l'on fut très bien reçu par le mari et la femme, anciens commerçants retirés des affaires. Les pourparlers ne furent pas longs.

On pouvait prendre immédiatement possession du pavillon. La bonne allait l'ouvrir et préparer un lit pour le blessé. De plus, Mme Leblond, la femme du propriétaire, mettait à la disposition de ces messieurs tout ce dont ils pourraient avoir besoin.

C'était parfait.

Il n'y avait plus qu'à aller à la rencontre du landau et à le guider, ce que fit M. Beaugrand.

Le blessé fut transporté dans le pavillon, déshabillé avec des précautions infinies, puis couché. Il était toujours sans connaissance, et M. Balley très triste, très anxieux, ne cherchait pas à cacher son inquiétude.

Pendant qu'il examinait de nouveau la blessure d'où, heureusement, le sang ne sortait plus, et se préparait à faire un second pansement, M. de Fontaride se faisait apporter du papier, de l'encre et une plume.

Il n'oubliait pas qu'il y avait encore à rédiger et à signer un procès-verbal, lequel, dans la circonstance, avait une grande importance.

Il était bon, en effet, de prendre ses précautions en vue d'un événement possible.

M. de Fontaride savait très bien que, en cas de mort, il y aurait une enquête judiciaire et que le baron de Simiane et les quatre témoins du duel auraient à se défendre devant la justice.

Or, en pareil cas, c'est principalement sur les procès-verbaux que la défense s'appuie.

Le second procès-verbal, que signèrent les quatre témoins, fut rédigé ainsi :

« Conformément au procès-verbal signé hier par MM. Philippe Beaugrand et Charles Balley, témoins de M. André Clavière, et MM. Ernest de Fontaride et Arthur de Blancheville témoins de M. Raoul de Simiane, la rencontre a eu lieu ce matin, à six heures dix minutes, près de l'étang de Saint-Cucufa.

« A la deuxième reprise, M. André Clavière a reçu une blessure à la poitrine et est tombé aussitôt sans connaissance.

« Les soussignés déclarent que tout s'est passé loyalement et « selon les règles de l'escrime. »

MM. de Fontaride et de Blancheville n'avaient rien à faire à la Jonchère ; ils se retirèrent, ainsi que le médecin amené par M. de Simiane, à qui le major avait dit :

— Vous avez vos malades à visiter, mon cher confrère, vous pouvez retourner à Paris ; moi, je reste auprès du blessé.

Après avoir reconduit ces messieurs, Philippe revint près de son ami qui, maintenant, employait l'éther pour faire sortir André de son évanouissement.

— Eh bien, Charles ? fit-il à voix basse.

Le docteur secoua tristement la tête.

— Tu paraissais satisfait d'avoir pu arrêter le sang ?

— Oui, mais je redoute une hémorragie interne. La blessure est profonde, le poumon est atteint ; écoute cette respiration sifflante.

— Ah ! je suis désolé.

— Je n'ai pas encore perdu tout espoir.

— Charles, sauve-le !

— Ah ! mon ami, si cela ne dépendait que de moi...

Une plainte s'échappa de la poitrine du blessé, et bientôt après il rouvrit les yeux.

Son regard troublé se fixa sur ses amis, qui étaient debout l'un près de l'autre devant le lit. Il les reconnut.

— Ah ! vous voilà, dit-il d'une voix faible.

Il fit un effort et tendit sa main, que Charles et Philippe saisirent en même temps.

Il y eut un assez long silence.

André reprit :

— Quand je me suis senti touché, j'ai cru que j'étais mort. Je souffre horriblement à la poitrine, c'est là que je suis blessé ?

— Oui, répondit Charles.

— Grièvement ?

— Oui.

— Mortellement ?

— Non, non, mon ami, répondit vivement le médecin, i'es-père-bien que nous te sauverons.

Le blessé soupira.

Après un nouveau silence :

— Où sommes-nous ? demanda-t-il.

— Au hameau de la Jonchère, près de Bougival et de la Celle-Saint-Cloud.

— Ainsi vous n'avez pas pu me ramener à Paris ?

— C'eût été trop dangereux.

S'adressant à M. Beaugrand, André reprit :

— Cher ami, tu vas retourner à Paris.

— Non, non, je ne te quitte pas.

— C'est une mission que je veux te confier.

— Oh ! alors, parle.

— Ma femme demeure rue de Chabrol, numéro 42 ; tu vas te rendre chez elle et tu lui diras seulement ceci : Vous ne verrez pas votre mari aujourd'hui ; il s'est battu en duel ce matin et il est blessé.

— Je pars, dit Philippe en prenant son chapeau.

— Encore un mot, mon ami. Je voudrais aussi que M. Mabilion, mon notaire, fût prévenu et qu'il vienne me voir aujourd'hui même, si cela lui est possible.

— André, est-ce que tu veux faire ton testament ?

— Il est fait.

— Ah !

— Je l'ai signé hier soir ; vous voyez que j'avais pris mes précautions.

— Ton notaire sera prévenu, André, et il saura que tu désires le voir.

— Merci.

— As-tu encore quelque chose à me dire ?

— Non, c'est tout. Tu reviendras de suite ?

— Oui,

Charles et Philippe échangèrent un long regard, et ce dernier sortit.

Il trouva la voiture de remise, qui avait suivi le landau, à la grille de la propriété.

— Rue de Chabrol, 42, dit-il au cocher, et brûlons le pavé.

Le cheval partit comme un trait.

Il n'était pas encore dix heures lorsque la voiture s'arrêta rue de Chabrol. Philippe sauta sur le trottoir.

— Je vous garde encore, dit-il au cocher, attendez-moi.

Ne trouvant personne dans la loge, il appela :

— Madame la concierge, madame la concierge ?

Une locataire du premier sortit sur le carré et répondit :

— La concierge est probablement chez Mme Maris Sorel, Madame André Clavière une locataire de la maison ; que désirez-vous, monsieur ?

— C'est précisément Mde Clavière que je désire voir.

— Montez encore deux étages, monsieur ; c'est au troisième, la porte à droite...

— Merci, madame.

Ce fut la concierge qui ouvrit à M. Beaugrand.

— Madame, dit-il très ému, je désire parler à Mde Clavière.

La concierge le regarda avec défiance.

— Au nom de qui vous présentez-vous, monsieur ? demanda-t-elle.

— Au nom de M. André Clavière.

— Oh ! alors, monsieur, venez, venez.

Mme Durand fit entrer le jeune homme dans le salon et

s'empressa d'aller prévenir Marie qui, levée depuis une heure était occupée à ranger divers objets dans une armoire.

Un instant après, la jeune femme se présentait devant M. Beaugrand, qui se tenait debout, son chapeau à la main.

Malgré sa pâleur, ses yeux cernés et l'expression douloureuse de sa physionomie, Philippe fut émerveillé de la beauté de la jeune femme.

—Monsieur, dit-elle, vous êtes envoyé par M. André Clavière ?

—Oui, madame, répondit-il.

—Veuillez vous asseoir, monsieur, et me faire connaître l'objet de votre visite.

—C'est une mission, madame, une mission douloureuse que je viens remplir auprès de vous.

—Mon Dieu, vous m'effrayez ! Je vois des larmes dans vos yeux... Ah ! s'écria-t-elle, un malheur est arrivé à André !

Elle continua d'une voix tremblante :

—Parlez, monsieur, je vous en prie, parlez !

—Madame, ce matin André s'est battu en duel.

—Il est mort s'écria-t-elle éperdue, en cherchant un appui contre un meuble.

—Non, non, madame, répondit vivement Philippe, André n'est pas mort, mais il est blessé.

—Grièvement ?

—Oui, madame, grièvement ; mais rassurez-vous, nous n'avons pas perdu tout espoir de le sauver.

Elle se redressa, l'œil égaré, se rapprocha du jeune homme et, lui prenant la main :

—Oh ! ne me cachez rien, dit-elle d'une voix haletante. Où est André ?

—Près de Paris, à la Jonchère, dans une maison où nous l'avons transporté.

—Je veux le voir, monsieur, je veux passer les nuits auprès de lui.

—Mais, madame...

—Je dois le soigner, ajouta-t-elle d'un ton bref, c'est mon devoir.

—Eh bien, madame, je vous conduirai près de lui.

—Tout de suite, n'est-ce pas, monsieur ? je ne vous demande que le temps de m'habiller.

—Je profiterai de ce temps pour écrire une lettre que je ferai porter par un commissionnaire.

—Mme Durand va apporter ici ce qu'il vous faut pour écrire. Mais pourquoi, dites, monsieur, pourquoi André s'est-il battu ?

—Je ne peux pas vous le dire, madame.

—Ou plutôt vous ne voulez pas.

Elle resta un instant silencieuse, réfléchissant.

—Monsieur, reprit-elle, dites-moi au moins avec qui il s'est battu.

—Son adversaire était M. le baron de Simiane.

Elle tre-saillit violemment et ses yeux lancèrent des flammes.

—Ah ! je comprends ! exclama-t-elle ; malheureuse que je suis ! c'est moi qui suis la cause de ce duel !

M. Beaugrand baissa la tête.

—Oui, oui, répéta-t-elle d'une voix étranglée, c'est moi qui suis la cause de ce duel, et s'il meurt, vous ententez, monsieur ? s'il meurt, c'est moi qui l'aurai tué !

Elle se mit à sangloter.

—Y a-t-il un médecin près de lui ? demanda-t-elle.

—Oui.

—Un bon médecin ?

—Un chirurgien major, nommé Charles Balley, qui est, comme moi, un ami intime d'André.

—Ah bien. Mais n'importe, monsieur, je priai M. le docteur Chevriot de venir avec nous ; oh ! il ne me refusera pas cela.

Mon Dieu, mon Dieu, ajouta-t-elle en gémissant, que de choses affreuses autour de moi !

Elle fit au jeune homme un signe de la main et rentra dans sa chambre.

La concierge ayant apporté à Philippe une plume, de l'encre et du papier, il écrivit à maître Mabillon et remit la lettre à Mme Durand qui se chargea de la faire porter immédiatement. Marie reparut.

Elle était habillée, prête à partir.

—Madame, lui dit le jeune homme avec intérêt, ne craignez-vous pas de manquer de force ?

Elle eut un mouvement de tête superbe.

—Soyez tranquille, monsieur, répondit-elle ; je sais avoir du courage et je sais être forte.

—Je n'ai plus rien à dire, madame.

—Vous avez une voiture ?

—Oui, qui nous attend.

—Le docteur Chevriot demeure rue du Helder ; nous allons passer chez lui.

—Je n'ai plus à faire que ce que vous désirez.

Ils descendirent et en moins de dix minutes ils arrivèrent devant la maison de M. Chevriot.

—Dois-je vous accompagner ? demanda M. Beaugrand.

—Non, c'est inutile.

Le docteur était à sa consultation et avait encore quelques clientes à recevoir.

—Il faut que je lui parle à l'instant même, dit Marie au domestique ; il y a urgence.

Le serviteur alla prévenir son maître et la jeune femme fut reçue aussitôt.

—Malheureuse enfant, lui dit M. Chevriot avec bonté, vous commettez une imprudence.

—Non, mon bon docteur, ne craignez rien pour moi.

—Voyons, de quoi s'agit-il ?

—Un grand malheur est arrivé : M. André Clavière s'est battu en duel ce matin et a été dangereusement blessé.

—Que m'apprenez-vous, mon Dieu.

—La triste vérité. M. André Clavière n'a pu être ramené à Paris ; il est à la Jonchère, tout près de l'endroit où a eu lieu la rencontre. Monsieur le docteur, quelque chose me dit que vous pourrez sauver M. André, et je viens vous supplier de nous accompagner à la Jonchère, un ami de M. Clavière et moi.

—Oui, répondit M. Chevriot.

Il appela son domestique et lui donna l'ordre de congédier les personnes qui attendaient encore dans le salon.

## VI

### LE BLESSÉ

Pendant que le docteur Chevriot prenait ses dispositions pour suivre Marie Sorel, le cocher de la voiture de remise adressait à Philippe Beaugrand cette question :

—Monsieur, je voudrais savoir, s'il vous plaît, si vous me gardez longtemps encore.

—Mais probablement une partie de l'après-midi.

—Et où allons-nous aller maintenant ?

—Nous retournons à la Jonchère.

—Oh ! ça, monsieur, c'est impossible, je ne peux pas.

—Ah ! Et pourquoi ?

—Moi, monsieur, je pourrais rester vingt-quatre heures sur mon siège, à condition, bien entendu, qu'on me donne à boire et à manger : mais il y a mon cheval, monsieur ; on ne saurait demander à une bête plus qu'elle ne peut donner.

—Je ne songeais pas à cela, mon garçon ; vous avez parfaitement raison, et je ne tiens pas plus que vous à éreinter mon cheval, qui est une excellente bête. Enfin vous me dites qu'il me faut chercher une autre voiture ?

—Si monsieur n'est pas nécontent de moi, il peut garder la mienne ; seulement il me permettra de prendre un autre cheval.

—Cela va demander beaucoup de temps.

—Vous aurez un quart d'heure tout au plus. Ma remise est rue Saint-Honoré ; nous allons y passer, et je ne demande que cinq minutes pour dételer et atteler de nouveau.

—Eh bien, mon garçon, c'est entendu.

Marie Sorel revenait accompagnée du docteur.

Ils montèrent dans la voiture dont ils occupèrent le fond, et M. Beaugrand se plaça sur le siège de devant.

A midi vingt on était à la Jonchère.

—Maintenant, dit Philippe au cocher, vous avez tout le temps d'aller déjeuner.

En entrant dans le pavillon, Mario se mit à trembler comme la feuille, une horrible angoisse lui serrait le cœur.

—Sentant ses jambes fléchir, elle fut forcée de s'appuyer sur le bras de l'ingénieur.

La fièvre commençait à saisir le blessé. Depuis quelques instants il avait les yeux fermés; entendant un bruit de pas, il les rouvrit brusquement.

La porte de la chambre tourna lentement sur ses gonds et ceux qui arrivaient entrèrent.

A la vue de la jeune femme, André voulut se dresser sur son lit. M. Balley l'en empêcha.

—Ah! Marie! Marie! s'écria-t-il.

Celle-ci tomba à genoux près du lit et ses lèvres frémissantes se collèrent sur la main pendante du blessé. Vainement elle essaya de retenir ses larmes, elle éclata en sanglots.

Au bout d'un instant elle se releva, se pencha sur le blessé et lui mit un baiser sur le front.

Le visage du malheureux devint rayonnant.

—Marie, ma chère Marie, dit-il, je ne souffre plus; c'est parce que tu es près de moi et que je te vois.

—André, s'écria-t-elle avec un accent dans lequel vibrait son âme, je ne veux pas que tu meures, je veux que tu vives! Ne meurs pas, André, ne meurs pas!... Je t'aimerai, je t'adorerai!

Il la regardait, les pupilles dilatées, ravi, comme en extase.

—André, reprit-elle avec une sorte d'exaltation et en l'embrassant encore, je t'aime, je t'aime, je t'aime!

—Ah! Marie, Marie, répondit-il, ivre d'amour et de bonheur, pourquoi parler de la mort, maintenant? Je ne peux plus mourir, puisque tu m'aimes!

Le docteur Chevriot éloigna doucement la jeune femme du lit.

—C'est assez, dit-il avec autorité.

Et se tournant vers Philippe Beaugrand:

—Emmenez-là, monsieur, ajouta-t-il.

Marie, ayant sur les lèvres un sourire divin, adressa un dernier regard à André et sortit de la chambre avec Philippe.

Le docteur Chevriot entraîna le docteur Balley dans l'embrasure d'une fenêtre et pendant quelques instants ils s'entretenaient à voix basse.

Les yeux du blessé s'étaient refermés, et l'on voyait à la contraction de ses traits qu'il souffrait beaucoup. Il lui avait fallu un courage surhumain pour oublier un instant, devant la jeune femme, le douloureux état dans lequel il se trouvait.

Ainsi, monsieur, disait le docteur Chevriot au médecin militaire, vous n'avez pas encore pu vous prononcer.

—Hélas! je voudrais me tromper, en ne donnant pas raison à mes craintes.

—Nous allons le laisser reposer un peu; après l'émotion qu'il vient d'éprouver, il a besoin d'être tranquille. Dans une heure nous examinerons de nouveau la blessure.

—En attendant, monsieur le docteur, si vous avez besoin de prendre quelque chose, il y a sur la table de la salle à manger des viandes froides, du pain, des pâtisseries et du vin.

Je n'ai rien eu à commander, la table a été servie par les soins de Mme Leblond, la propriétaire de cet immeuble, femme très aimable et qui pense à tout.

—Eh bien, mon cher confrère, vais manger un peu et boire une demi-verre de vin.

M. Chevriot passa dans la salle à manger où il trouva Marie et Philippe.

Celui-ci disait à la jeune femme:

—Je suis encore à jeun, madame, et ai grand besoin de me restaurer; mais si vous ne voulez rien prendre, pas même ce

biscuit trempé dans un doigt de vin, je ne mangerai pas non plus.

Le docteur joignit ses instances à celles de M. Beaugrand et la jeune femme se décida enfin à croquer quelques petits fours et à boire un peu de vin.

Le docteur et Philippe, en dépit de leur inquiétude, mangèrent d'assez bon appétit; quelle que soit la situation dans laquelle elle se trouve, la nature réclame toujours impérieusement ses droits.

M. Chevriot alla retrouver M. Balley, qui était resté longtemps auprès du blessé.

Le moment de la consultation des deux docteurs était venu.

Il fallait savoir si, oui ou non, la blessure d'André présentait un caractère de gravité pouvant mettre ses jours en danger.

Le médecin militaire avait des craintes sérieuses. Etaient-elles justifiées?

Quel allait être le diagnostic du vieux savant?

Tout de suite après avoir examiné la blessure, son front se rembrunit et son visage prit une expression de ravité extraordinaire; et quand il eut ausculté le malade, un pli amer se creusa sur ses lèvres et des larmes roulèrent dans les yeux de ce vieillard qui, pendant sa longue carrière, avait vu s'ouvrir tant de cercueils.

M. Balley, qui l'observait, se dit en lui-même:

—André est perdu!

Pendant près de vingt minutes, les mains derrière le dos, regardant le blessé et concentrant ses pensées, M. Chevriot garda un mutisme absolu. Enfin il s'éloigna du lit et fit un signe à M. Balley, qui vint à lui.

—Mon cher confrère, dit-il au major, vous ne vous êtes pas trompé.

—Alors, monsieur?

—Comment vous l'avez immédiatement reconnu, l'artère pulmonaire a été atteinte.

—Pouvons-nous conjurer le mal?

M. Chevriot secoua tristement la tête.

—Une pulmonie ne tardera pas à se déclarer et cette maladie emportera le malheureux.

—C'est affreux!

A ce moment, Philippe entra dans la chambre.

—M. Malbillon, le notaire d'André, que j'ai prévenu, dit-il aux deux médecins, vient d'arriver.

—Qu'est-ce que tu dis, mon ami? demanda le blessé.

—J'annonçais à ces messieurs l'arrivée ici de ton notaire.

—Ah! c'est bien. Où est Marie?

—Dans le salon où elle attend qu'on l'autorise à revenir près de toi.

—Philippe, tu vas aller tenir compagnie à Mabilion. Avant de le voir, je désire causer un instant avec mes médecins.

M. Beaugrand sortit et les deux docteurs se rapprochèrent du lit.

—Monsieur le docteur, dit André, s'adressant à M. Chevriot, je ne veux pas me faire illusion sur ma position, je suis grièvement blessé et je sens que ma vie est menacée; des intérêts d'un ordre supérieur étant en cause, je vous prie, je vous supplie de ne me rien cacher. Suis-je en danger de mort?

—Votre blessure est grave, sans doute, répondit M. Chevriot avec embarras; mais on ne doit jamais désespérer.

André eut un sourire forcé.

—Monsieur le docteur, reprit-il, je crois que vous doutez de ma force et que vous n'osez pas me dire la vérité. Oh! je vous en prie, ne me trompez pas.

La vérité, la vérité!... Si vous me la cachez, monsieur le docteur, vous le regretterez amèrement.

—Eh bien, mon jeune ami, répondit M. Chevriot d'une voix étranglée, puisque vous ne voulez pas qu'on vous la cache, vous êtes condamné.

André entendit cet arrêt sans sourciller.

—Je m'en doutais, murmura-t-il.

Après un silence, il reprit:

—Monsieur le docteur, combien pensez-vous que j'aie encore plusieurs jours à vivre ?

—Huit jours, peut-être dix, grâce aux soins qui vous seront donnés.

—Vous êtes sûr, docteur ?

—Je cro's ne pas me tromper.

—Merci.

M. Chevriot se rendit auprès de la jeune femme.

Il la trouva tout en larmes.

Philippe Beaugrand, qui était constamment resté avec elle, lui adressait vainement ces paroles rassurantes.

—Non, non, répondait Marie, quelque chose en moi me dit que son adversaire l'a frappé mortellement. Ah ! cet homme, ce baron de Simiane !... C'est un assassin, cet homme !

—Allons, mon enfant, lui dit doucement le vieux médecin, pourquoi pleurer ainsi ? Si M. Clavière vous voyait dans cet état, vous lui feriez beaucoup de mal, dans son intérêt vous devez sécher vos larmes.

La jeune femme laissa échapper un sourd gémissement, et, obéissante, essuya ses yeux.

—J'ai peur, monsieur, fit elle, j'ai peur ! Dites-moi que vous le guérez !

—Je l'espère.

Ah ! vous n'osez pas me promettre de le sauver !

—Je vous promets de faire tout ce qui dépendra de moi pour conserver ses jours, mais la science de l'homme ne peut pas tout. Dieu est le maître souverain. La Providence a déjà fait beaucoup pour vous ; espérez donc.

—Qu'il vive, mon Dieu, qu'il vive !

Marie avait déclaré qu'elle ne quitterait pas André, et M. Chevriot ne s'y était pas opposé. Toutefois, comme elle était encore très faible et se sentait brisée par tant d'émotions successives, le docteur avait exigé qu'elle se couchât dans un des lits préparés sur l'ordre de l'obligeante propriétaire, et elle avait promis de ne pas se lever avant la nuit venue. Elle reposait.

Du reste, toutes les mesures avaient été prises pour qu'il y eût constamment quelqu'un auprès du blessé. Julie, la femme de chambre de Mme Leblond, avait été mise à la disposition du docteur Balley ; de plus, on avait trouvé une femme qui devait passer toutes les nuits au chevet du malade.

M. Balley avait aussi déclaré qu'il ne quitterait pas son ami et il avait écrit à son colonel afin d'obtenir un congé de quinze jours.

La nuit fut relativement bonne pour André. Il dormit un peu ; mais il était constamment en sueur, très agité et souffrait cruellement. La poitrine était oppressée, la respiration difficile et toujours sifflante.

La fièvre augmentait sans cesse.

A l'aube, André eut des mouvements convulsifs.

La garde malade sommeillait dans un fauteuil.

Marie, assise à côté du lit, ne quittait pas un instant le blessé des yeux. Quelques paroles incohérentes qu'il prononça effrayèrent la jeune femme. Elle se dressa debout. Les yeux d'André, grands ouverts, étaient hagards.

Marie se pencha sur le lit pour embrasser son mari. Il ne reconnut point celle qu'il adorait et la repoussa. Elle poussa un cri de douleur qui réveilla la femme. Celle-ci sursauta et bondit sur ses jambes.

—Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle.

Sans répondre, Marie, affolée, s'élança hors de la chambre du malade et courut à celle où reposait le docteur Balley, étendu tout habillé sur le lit.

—Venez vite, monsieur, venez vite ! cria la jeune femme.

Le docteur sauta à bas du lit.

—Que se passait-il donc ? fit-il épouvanté.

—André se meurt !

Ils furent bientôt près du blessé qu'ils trouvèrent parlant, gesticulant, s'adressant à des êtres invisibles.

La jeune femme tomba à genoux et se mit à sangloter, la figure dans ses mains.

—De grâce, madame, lui dit le docteur en la forçant à se relever, ne vous effrayez pas ainsi ; André a le délire ; c'est la force de la fièvre. Cette crise, qui sera suivie de plusieurs autres, a été prévue par le docteur Chevriot et moi. J'ai là, toute prête, une potion calmante.

La tranquillité et le sang froid de M. Balley rassurèrent un peu la pauvre enfant. Mais elle ne pouvait pas arrêter ses larmes qui coulaient en abondance.

Ce ne fut qu'au bout d'une heure que la crise prit fin. Alors le malade s'endormit, et quand deux heures après il se réveilla et rouvrit les yeux, il reconnut ceux qui étaient près de lui.

—Oh ! comme c'est bon d'avoir des amis ! dit-il.

Il tendit sa main à la jeune femme qui la prit dans les siennes.

—Marie, ma femme bien aimée, reprit-il, vous avez encore pleuré et je ne veux pas que vous pleuriez. Ah ! tu ne sais pas, tu ne peux pas savoir quel bien-être j'éprouve en te voyant près de moi, c'est comme un baume divin qui me pénètre, rafraîchit mon sang, dilate mon âme, me fait voir des horizons lumineux et m'ouvre le ciel aux douceurs ineffables. Marie, tu m'aimas, n'est-ce pas, tu m'aimes ?

—Oui, je t'aime, je t'aime !

—Je voudrais toujours t'entendre me le dire.

—Cher André !

Et elle couvrait de baisers la main blanche du blessé.

Lui se disait, l'enveloppant d'un regard de tendresse indécible :

—Je suis aimé, mon beau rêve s'est réalisé... Je suis aimé, la coupe du bonheur est sous ma main, pleine jusqu'au bord, et je ne pourrai pas la porter à mes lèvres... je dois mourir ! Oh ! mourir, mourir maintenant !

Il appela doucement sa femme.

—Viens, viens, lui dit-il.

Elle se pencha sur lui.

—Viens, que je t'embrasse de toute la force de mon âme !

Il s'étreignit fortement et leurs lèvres s'unirent dans un ardent baiser d'amour.

Le docteur Chevriot avait promis au docteur Balley de venir tous les jours. Il arriva à trois heures. Il se fit rendre compte de ce qui s'était passé depuis la veille et parut satisfait.

Tout en se sachant condamné, André, qui cherchait à se raccrocher à un espoir, si faible qu'il fût, interrogeait anxieusement la physionomie de M. Chevriot.

—Courage, mon ami, lui dit le docteur ; que la force que l'esprit de Dieu a mise en vous ne vous abandonne point.

Le malheureux comprit et soupira.

Être jeune, aimé, riche, voir l'avenir brillant, plein de belles promesses et savoir que l'on n'a plus que quelques jours à vivre, qu'elle souffrance, quelle torture de tous les instants ! Y a-t-il quelque chose de plus terrible au monde ?

Le criminel condamné à mort et qui sait qu'il subira sa peine, ne peut avoir ni les mêmes souffrances, ni les mêmes tortures ; il est rejeté de la société, il n'a plus d'avenir, il n'a plus rien. N'ayant rien à regretter, si ce n'est le mal qu'il a fait, il n'a que des épouvantes à la pensée du châtement qu'il a mérité, que des inquiétudes, des terreurs en face de la chose inconnue et redoutable qui l'attend après la mort.

André, lui, devant l'éternité mystérieuse, avait la sécurité du juste.

On n'a pas à craindre la justice de Dieu quand on a la conscience tranquille, quand on est en paix avec soi-même.

Le docteur Chevriot resta plus d'une demi-heure auprès d'André, qui eut aussi, dans l'après-midi, la visite de son ami Beaugrand.

Les journaux ne parlaient point du duel ; aucun des acteurs de ce drame n'ayant intérêt à lui donner de la publicité, on gardait le secret de l'affaire. Mais il était impossible qu'elle fût étouffée et même qu'elle restât longtemps sans être connue. Sur ce point, il n'y avait pas d'illusion à se faire.

Rien ne saurait rester absolument caché. Un peu plus tôt, un peu plus tard, tout se sait.

Les reporters des journaux ont les yeux et les oreilles partout et c'est souvent par leurs indiscretions que la justice est prévenue de certains faits.

Six jours s'étaient écoulés. La situation du blessé paraissait ne pas s'être aggravée ; il semblait mieux, au contraire. Si la fièvre ne le quittait point, elle n'avait plus la même violence et était sans danger. Mais la pulmonie annoncée par le docteur Chevriot s'était déclarée ; sourdement, brutalement, la terrible maladie accomplissait son œuvre de destruction.

Doucement, sagement, avec des précautions infinies, les deux médecins et Philippe Beaugrand préparaient la jeune femme à supporter le coup de l'événement funeste.

Les souffrances du malade étaient beaucoup moins vives ; mais il sentait ses forces s'éteindre peu à peu et comprenait que c'était sa vie qui s'en allait.

Sa vie, il en avait fait le sacrifice ; n'ayant plus à songer à lui, il ne pensait qu'à Marie. Il attachait sur elle son regard caressant et, dans sa pensée, il lui créait un avenir merveilleux où toutes les félicités se trouvaient réunies.

La pauvre jeune femme, voyant qu'il était plus calme et souffrait moins, se prenait à espérer, malgré les avertissements qui lui étaient donnés.

—Oui, oui, se disait elle, il vivra.

Autour d'André, tout le monde se dévouait.

Mais était l'objet de l'intérêt de tous les amis du jeune homme.

La douleur était empreinte sur tous les visages, les yeux étaient mornes.

—Si le pauvre garçon a encore vingt-quatre heures à vivre, c'est tout, dit M. Chevriot.

Les autres baissèrent la tête.

Le docteur Bally rentra dans la chambre du malade et pria Marie de se rendre auprès de M. Chevriot, qui avait quelque chose à lui dire.

En voyant arriver d'aussi bonne heure le vieux médecin et Philippe Beaugrand, la jeune femme avait compris la signification de cette réunion. Ainsi, plus d'espoir, André allait mourir. Devant le malade elle avait eu la force de se contenir, de refouler ses larmes, d'étouffer ses sanglots ; mais dans le salon, en face du vieux médecin et de Philippe, qui la regardaient tristement, sa douleur fit explosion.

Avec de bonnes et affectueuses paroles, M. Chevriot et Philippe parvinrent à la calmer. Alors, le docteur lui dit, avec cet accent de douceur et de bonté qui allait toujours au cœur :

—Ma chère enfant, vous nous avez monté combien vous êtes vaillante ; plus que jamais vous avez besoin de l'être. Il ne faut pas vous laisser écraser, vous n'en avez pas le droit, car vous devez songer aux devoirs que vous aurez à remplir. Votre douleur est grande et légitime ; mais la résignation est une vertu, soyez résignée.

—Hélas ! gémit-elle, je suis née pour le malheur, ma naissance a été maudite !

—Allons, allons, vous ne savez pas ce que l'avenir vous réserve.

—D'autres douleurs, des larmes toujours ! s'écria-t-elle en se remettant à pleurer.

Marie poussa un cri, se dressa comme par un ressort et, aussitôt, tomba à genoux.

—Il va mourir, s'écria la jeune femme éperdue ! Et l'on dit que Dieu est juste, que Dieu est bon... Oh ! qu'il ne soit pas sans pitié ! Il ordonnera à la mort de s'arrêter !

Un sanglot lui coupa la voix.

La malheureuse se tordait convulsivement les bras dans une nouvelle crise de larmes et de désespoir.

Une fois encore, il fallut toute l'éloquence des paroles du vieux médecin pour la calmer.

Il y avait dans le regard de la jeune femme, attaché sur son mari, une reconnaissance infinie.

—Ah ! pensait-elle, je voudrais mourir avec lui !

Charles Balley et Philippe Beaugrand passèrent la nuit entière auprès de leur ami. A minuit, ils avaient obligé Marie à aller se reposer. Elle ne s'était pas déshabillée ; elle s'était jetée sur le lit prête à accourir au premier appel. Vers deux heures, brisée par la douleur et aussi par la fatigue des veilles précédentes, elle s'était endormie d'un profond sommeil.

Le malade était d'une faiblesse extrême ; il avait des sueurs froides successives et dans la gorge un râle de sinistre présage. On voyait que la vie s'éteignait en lui et lui-même le sentait. Il ne perdait rien de sa lucidité, stoïque, il conservait toute sa présence d'esprit.

Il parlait de sa mort prochaine avec calme, comme d'une chose sans aucune importance. S'il avait toujours le regret de mourir si jeune, de dire adieu au bonheur, à toutes les joies rêvées, il ne le laissait point voir. Du moment qu'il avait su que ses jours étaient comptés, il s'était résigné, et, en lui, le renoncement à la vie s'était fait complet.

Il lui avait été donné de faire une chose qu'il considérait comme un grand devoir, un devoir sacré ; il en remerciait Dieu et ses amis. Pour lui, c'était tout d'avoir donné son nom à Marie Sorel, d'avoir assuré son avenir.

C'était surtout de sa femme, de sa chère Marie, qu'il parlait à ses amis. Et avec quelle émotion, quelle chaleur, quelle âme il la leur recommandait.

Sa voix devenait de plus en plus faible.

Pour la vingtième fois, peut-être, il répétait : — Veillez sur Marie, ne l'abandonnez jamais, soyez lui dévoués, lorsque, tout à coup, il ne put plus articuler un mot ; sa langue semblait paralysée.

Il eut des spasmes violents, puis il se raidit et ses yeux démesurément ouverts devinrent hagards et prirent une fixité effrayante. Le râle, plus fort, semblait déchirer sa gorge.

Il était alors cinq heures du matin.

Un quart d'heure plus tard, Marie entra dans la chambre. André était à l'agonie. La jeune femme le comprit à l'air consterné, désolé des deux amis. Elle se précipita sur le lit, entourant son mari de ses bras et le couvrit de baisers.

André parut se ranimer et eut encore la force de dire :

—Marie, chère Marie !

La malheureuse était comme folle.

—Puisque tu meurs, s'écria-t-elle, emporte-moi avec toi dans la tombe ! Je suis ta femme, je t'appartiens !

La poitrine du mourant se souleva, un soupir s'en échappa et, brusquement, le râle cessa.

C'était fini, André n'était plus.

Marie poussa un grand cri rauque, et, les lèvres collées sur le front du mort, elle s'évanouit.

Philippe la prit dans ses bras et la porta dans la chambre, sur un lit, pendant que le docteur Balley fermait les yeux du défunt.

\* \* \*

Les obsèques eurent lieu le surlendemain.

Quelques personnes seulement y avaient été invitées ; mais, la veille, presque tous les journaux de Paris, ceux de Versailles et de Saint-Germain avaient parlé du duel et de la mort regrettable de M. André Clavière, blessé mortellement par son adversaire, M. le baron Raoul de Simiane ; aussi, bien que le départ de la maison mortuaire eût été fixé à dix heures précises, dès neuf heures et demie, les jardins de la propriété Leblond étaient envahis par une foule nombreuse, qui arrivait de tous les côtés, des communes voisines, de Versailles, de Saint-Germain, de Paris. Beaucoup de journalistes, d'officiers, de médecins ; plusieurs ingénieurs.

Et André Clavière, un inconnu, eut un convoi imposant.

Derrière le char funèbre, conduisant le deuil, marchait péniblement Marie, vêtue de noir, avec le long voile de crêpe des veuves, ayant à ses côtés Charles Balley et Philippe Beaugrand.

Immédiatement derrière eux venaient M. Mabillon, le docteur Abel Chevriot, Mme Leblond, Mme Darand, la concierge



de la rue de Chabrol, M. et Mme Pinguet, les amis de Mario Sorel. Plus de trois cents personnes suivaient, graves, recueillies. Comme on ne se connaissait pas, on était silencieux ; de temps à autre, entre voisins, tristement, on échangeait seulement quelques rares paroles.

C'était un coup terrible que la mort d'André avait porté au cœur de Marie. La douleur de la jeune veuve était immense. Revenue de son évanouissement, elle était restée pendant les deux jours dans un état de torpeur qui n'avait pas été sans beaucoup inquiéter ses amis. Elle ne disait rien ; aux paroles qu'on lui adressait, elle répondait par oui ou par non, et c'était tout. Ce mutisme avait quelque chose d'effrayant.

Toujours concentrée en elle-même, elle semblait plongée dans une méditation profonde, et l'on se demandait avec inquiétude à quoi elle pouvait songer.

Pauvre Marie ! elle pensait à son avenir désolé, à ce qu'elle allait devenir.

Que ferait-elle ? Que devait-elle faire ?

André lui laissait une fortune. Ah ! elle n'y pensait guère à cette fortune.

Philippe Beaugrand et Charles Bailey y avaient pensé, eux, et ils étaient restés stupéfiés, ayant interrogé le notaire, celui-ci leur avait fait connaître le chiffre de l'héritage de la veuve.

Ils n'avaient point parlé de cela à Mario, jugeant que le moment serait mal choisi. Ils imitaient en cela la réserve et la discrétion de M. Mabillon.

Absorbée dans sa douleur, comme elle l'était, la jeune veuve ne s'occupait de rien, et si Mme Leblond et Charlotte Pinguet n'eussent pas pris sur elles de se mêler de certains détails, Marie n'aurait pas eu un vêtement de grand deuil pour suivre le cercueil de son mari.

Ce jour-là, la petite église de la Celle Saint-Cloud se trouvait réellement trop petite ; la moitié des assistants n'y purent trouver place et durent rester sur la place, devant le portail ouvert.

Le corps fut inhumé dans le caveau provisoire du cimetière de la Celle, en attendant son transport à Paris, au cimetière du Père-Lachaise, où Philippe Beaugrand s'était déjà occupé de l'achat d'un terrain.

Marie, qui, à l'église, et au cimetière, n'avait pas cessé un instant de pleurer, de sangloter, fut ramenée chez elle, rue de Chabrol, par son amie Charlotte et Mme Durand.

Dans la soirée, la jeune femme reçut la visite de M. Mabillon.

—Madame, lui dit-il, je ne viens pas aujourd'hui vous parler de vos affaires ; je dois laisser à votre grande douleur le temps de s'adoucir un peu ; je puis vous dire, cependant, que je vais faire diligence afin que vous soyez mise promptement en possession de l'héritage de votre mari.

—Ah ! son héritage ! fit-elle avec un accent de profonde amertume.

—Vous saurez le bien employer, madame, j'en ai la conviction. Mais voici pourquoi je suis venu vous trouver : M. André Clavier, dans un entretien que j'ai eu avec lui, trois jours avant sa mort, m'a fait plusieurs recommandations, celle, entre autres, de veiller à ce que vous ne manquiez de rien.

Or, madame, comme vous pouvez avoir à prendre certaines dispositions et qu'on ne peut rien faire sans argent, je vous apporte dix mille francs dont vous voudrez bien me donner reçu lorsque j'aurai l'honneur de vous recevoir dans mon étude.

Le notaire posa sur la table une forte liste de billets de banque.

Je n'ai pas besoin d'ajouter, madame, reprit-il, que si cette somme n'était pas suffisante, elle serait augmentée selon vos désirs.

La jeune femme regarda le notaire avec une sorte de stupéfaction.

—Mais, monsieur, dit-elle, je n'ai pas besoin d'argent, que voulez-vous que je fasse de cette grosse somme ?

—Je ne le sais pas. Mais si, en ce moment, vous ne voyez

pas comment vous pourrez l'employer dans quelques jours, peut-être...

Mario secoua tristement la tête.

—J'ai toujours été pauvre, monsieur, dit-elle, et je n'aurai jamais de grands besoins. Mes goûts sont modestes, et mon cher André m'aurait-il laissé un million que je ne saurais rien changer à ma manière de vivre.

Le notaire eut un doux sourire.

—Vous ferez du bien autour de vous, dit-il. Ceux qui sont vraiment bons peuvent faire beaucoup, beaucoup quand ils sont riches. Enfin, et en attendant, je vous laisse ces dix mille francs.

Il ajouta, en la regardant avec intérêt :

—Il faut que vous appreniez peu à peu la bonne manière dont les gens riches emploient leur argent.

Sur ces mots il se leva et prit congé de la jeune femme.

—Allons, se disait-il en descendant l'escalier, cette fois, voilà une grande fortune qui tombe en bonnes mains.

Les yeux de Marie, fixés sur les billets de banque, s'étaient mouillés de larmes.

Les dernières paroles de M. Mabillon l'avaient frappée.

—La bonne manière dont les gens riches emploient leur argent, se disait-elle, c'est de faire le bien sous toutes les formes ; c'est donner aux pauvres, venir en aide aux malheureux, soulager les misères, les souffrances. Faire le bien ! Mais ce ne doit pas toujours être facile de faire le bien. On doit se tromper souvent et plus souvent encore être trompé. Ce ne sont pas toujours les vrais pauvres qui tendent la main ; ce ne sont pas toujours les véritables misères qui implorent.

Elle serra les billets de banque dans son armoire, revint s'asseoir et pendant un assez long temps, la tête inclinée sur sa poitrine, elle resta rêveuse.

Un peu avant la nuit, la concierge monta à Marie quelque chose à manger.

La jeune femme lui dit :

—Vous savez, madame Durand, que j'ai eu la visite du notaire de mon pauvre André ?

—Oui, car il m'a parlé avant de monter chez vous et encore quand il est descendu ; sa visite n'a pas été longue.

—Il est venu seulement m'apporter de l'argent, une grosse somme, dix mille francs.

—Dix mille francs ! exclama la concierge, mais c'est une fortune.

—C'est vrai, et à ce sujet, madame Durand, je réclame vos conseils.

—Mais je ne vois pas, vraiment, quels conseils je peux vous donner.

—Aidez-moi à trouver l'emploi d'une bonne partie de cet argent.

—Dame, je ne sais pas, moi. Vous pourrez faire dire beaucoup de messes pour le repos de l'âme de votre mari.

—Certainement, madame Durand, je ferai dire des messes à son intention ; mais je crois qu'il m'est possible de mieux encore honorer sa mémoire.

—Je crois comprendre, vous voulez faire des aumônes.

—C'est à peu près cela ; je voudrais venir en aide à quelques malheureux, secourir des gens dans la peine. Ne connaissez-vous pas quelques personnes dignes de mes bienfaits ?

—Si, vraiment, madame Marie, et dans cette rue même vous pouvez exercer votre charité.

—Dites, madame Durand.

—Il y a d'abord Joseph Hallut, le maçon ; l'autre semaine, le pauvre homme est tombé d'un échafaudage et s'est brisé les deux jambes ; la mairie fait quelque chose pour lui et aussi l'entrepreneur, son patron ; mais il a six enfants dont le plus jeune n'a que deux mois, la famille est dans la misère.

—Voilà des malheureux bien à plaindre, dit Marie très émue.

Elle prit une feuille de papier sur laquelle elle écrivit :

"Joseph Hallut : 500 francs."

—Continuez, madame Durand.

—Il y a la pauvre mère Richard dont le mari est mort l'année dernière, laissant trois enfants en bas âge ; là aussi, misère noire.

—Une veuve, trois orphelins, murmura Marie.

Et elle écrivit :

“Veuve Richard : 500 francs.”

—Après, madame Durand ?

—Je peux vous indiquer maintenant la femme Rateau ; jusqu'au mois de mars dernier elle faisait des ménages, bien qu'elle eût au moins soixante-cinq ans, la pauvre est aujourd'hui paralysée des deux jambes ; elle n'a pour vivre que ce que les bonnes gens lui donnent et c'est si peu que, souvent, elle souffre de la faim.

“Femme Rateau, écrivit Marie 200 francs.”

La concierge continua à signaler les infortunes, les misères qu'elle connaissait.

C'étaient des malheureux qui allaient être expulsés du logement qu'ils occupaient par un propriétaire impitoyable. C'était une brave et honnête mère de famille, dont le mari, un brutal, un ivrogne, n'apportait jamais un sou au logis ; la pauvre victime, sans pouvoir y arriver, se tuait à la peine pour nourrir ses enfants.

Marie ne put retenir ses larmes.

La concierge ne s'arrêtait pas. On aurait pu s'étonner qu'elle connût tant de pauvres gens ; mais, à Paris, les infortunes sont si nombreuses ! Elle avait quitté la rue de Chabrol et, cherchant dans sa mémoire, elle courait à travers la ville.

Quand elle eut fini, Marie fit son addition ; le total donna trois mille cent francs. Elle trouva que ce n'était pas beaucoup et se dit :

—Je recommencerai.

La concierge avait l'air de chercher encore dans sa mémoire.

—Est-ce bien tout ? lui demanda Marie.

—Oui, c'est tout.

—Madame Durand, vous oubliez que vous même avez une sœur très malheureuse.

—Oh ! madame Marie, je ne voudrais pas...

—Sa maison incendiée, continua la jeune femme, les récoltes brûlées, la ruine complète d'une famille ; le travail de dix années perdu. Pour que la maison soit reconstruite, vous avez envoyé là-bas, au village, au village, toutes vos économies, quelques centaines de francs, et ce n'est par suffisant. L'habitation ne se reconstruit pas, et votre sœur, son mari et ses enfants sont logés par charité sous un hangar ouvert à tous les vents.

Marie alla prendre mille francs dans son armoire et les mit dans la main de la concierge, en lui disant :

—Demain, madame Durand, vous enverrez ces mille francs à votre sœur et la priez de mettre quelquefois le nom d'André Clavière dans ses prières.

La concierge tomba à genoux devant la jeune veuve en sanglotant.

—Ah ! s'écria-t-elle, je l'ai toujours dit, vous êtes un ange du bon Dieu !

Dans la soirée, Marie écrivit au maire de Longereau. Elle lui envoyait mille francs pour être distribués aux pauvres de la petite ville au nom d'André Clavière.

Sa lettre fermée, avec les cinq cachets de rigueur, elle se mit au lit.

Cette journée avait été bien rempli.

Le lendemain la jeune veuve se leva de bonne heure, s'habilla, mit dans sa poche dix billets de banque de cent francs et descendit chez la concierge tenant dans sa main la lettre au maire de Longereau et la somme destinée aux malheureux de la rue de Chabrol.

—C'est vous, madame Durand, dit-elle, que je prie de faire cette distribution.

—Ce sera avec le plus grand plaisir, madame Marie ; mais où allez-vous donc de si bonne heure ?

—D'abord porter cette lettre au bureau de poste ; ensuite j'assisterai à une messe à Saint-Vincent-de-Paul.

Marie fit comme elle avait dit, et, après la messe, elle remit au curé mille francs pour les pauvres de la paroisse.

Elle revint chez elle.

Vers dix heures elle reçut Philippe Beaugrand, qui venait s'informer de sa santé.

—Vous voyez, dit-elle, je suis aussi bien que possible, grâce à une occupation que j'ai donnée à mes pensées ; j'ai beaucoup pleuré hier et encore dans la nuit ; ce matin je n'ai plus de larmes, comme si la source en était tarie ; j'en ai tant versé de ces larmes ! Mais si ma douleur ne se manifeste plus extérieurement, elle est toujours aussi vive.

Hier dans l'après-midi, M. Mabilion est venu me voir. Il s'était imaginé que j'avais besoin d'argent, il m'a remis dix mille francs. —Que voulez-vous que je fasse de cette grosse somme ? lui dis-je. —Vous en trouverez l'emploi, me répondit-il. Et il ajouta :

—Il faut que vous appreniez la bonne manière dont les gens riches se servent de leur argent. —Ces paroles m'ont fait réfléchir, et en pensant à André, j'ai songé à tous les malheureux qui souffrent sur la terre.

Alors, la concierge m'en a indiqué quelques-uns, et comme si j'étais millionnaire, en véritable prodigue, j'ai déjà dépensé presque tout. Peut-être ai-je eu tort.

—Non, certes, vous avez eu raison, au contraire.

—Ainsi, vous m'approuvez ?

—Absolument. Est-ce que le notaire ne vous a pas fait connaître le chiffre de la fortune que vous laissez votre mari ?

—Il ne m'a rien dit de cela.

—Ah !

—Ce n'est point une de mes préoccupations, il me faut ai peu pour vivre ! D'ailleurs, je ne veux pas rester inactive, je travaillerai.

—Quelle adorable femme ! pensa Philippe.

Elle reprit :

—J'ai envoyé mille francs au maire de Longereau pour être distribués aux nécessiteux de la petite ville où André et moi sommes nés ; ce matin je suis allé à l'église et j'ai donné mille francs à M. le curé pour les pauvres. Les malheureux de la rue de Chabrol, que m'avait indiqués Mme Durand, sont maintenant secourus.

Il me reste encore seize cents francs à distribuer à de braves gens qui sont dans le malheur et dont j'ai les noms et les adresses. C'est dans Paris et assez loin ; je ne peux y aller moi-même ; si vous vouliez vous charger de cette petite distribution, monsieur Beaugrand, je vous en serais reconnaissante.

—Je le ferai avec empressement.

—Merci. Tenez, voici la somme, et sur ce feuillet, les noms et les adresses.

Philippe jeta les yeux sur les adresses.

—Ce n'est qu'une petite promenade de moins de deux heures, fit-il.

—Il ne me reste plus, maintenant, que trois mille cinq cents francs. Suis-je assez dépensière ! Et dire que, d'abord, je croyais ne jamais pouvoir trouver l'emploi des dix mille francs.

—Et qu'allez-vous faire de ce qui vous reste ?

—Oh ! je ne le garderai pas longtemps ; j'ai mon idée.

Ils causèrent encore quelques instants, puis Philippe quitta la jeune femme pour aller remplir la mission dont il s'était chargé.

Peu de temps après, Charlotte Pinguet se présenta. Elle venait, comme M. Beaugrand, prendre des nouvelles de son amie.

—Ma chère Charlotte, je t'attendais, lui dit Marie après l'avoir embrassée.

—Oui, n'est-ce pas ? tu savais bien que je ne laisserais point passer la journée sans venir. Tu es calme, tu n'as point l'air trop fatiguée, me voilà tranquillisée.

—Charlotte, depuis cette cruelle maladie qui a failli te l'enlever, ton mari n'a pu encore reprendre ses forces, et ce n'est pas de longtemps qu'il pourra se remettre à voyager. Peut-être même serait-il bon qu'il renoncât à ses voyages.

—Oui, il le faudrait ; mais nous ne sommes pas riches , et tu sais, Marie, je ne gagne pas beaucoup.

—Je sais aussi que ton rêve serait d'avoir un petit magasin de modes où, à tes chapeaux, tu joindrais les fleurs et la mercerie.

—Rêve irréalisable.

—Peut-être. Voyons, combien te faudrait-il pour t'établir ?

—Oh ! il y a longtemps que j'ai fait tous mes calculs ; il me faudrait cinq mille francs pour ouvrir la petite boutique ; avec les premiers bénéfices, je les crois certains, j'augmenterai au fur et à mesure la quantité des marchandises. Mais il n'y faut plus songer ; ce que nous avons économisé, en vue de notre établissement, a été emporté par la maladie.

Marie était visiblement contrariée. Elle voulait réaliser le rêve de son amie ; mais il fallait pour cela cinq mille francs et elle n'avait plus que trois mille cinq cents francs.

Soudain, elle se rappela que le notaire lui avait dit :

—« Si ces dix mille francs ne sont pas suffisants, j'augmenterai la somme selon vos désirs. »

Aussitôt son visage s'éclaira.

—Charlotte, dit-elle, tu ouvriras ta boutique, car tu auras les cinq mille francs qu'il te faut.

—Marie que veux-tu dire ?

La jeune veuve se leva, entra dans sa chambre et revint avec ses derniers billets de banque, qu'elle mit dans la main de son amie, en disant :

—Tiens, Charlotte, voilà une partie de la somme, ce soir tu auras le reste.

—Mais... mais... balbutia la modiste, n'en pouvant croire ses yeux et ses oreilles, si je ne réussis pas, je ne pourrai pas te rembourser et tu perdras.

—Je ne te prête pas, mon amie, répondit Marie, je te donne.

Les deux jeunes femmes tombèrent dans les bras l'une de l'autre.

Mme Pinguet pleurait à chaudes larmes.

La jeune veuve éprouvait une satisfaction, disons mieux, une joie qui jusqu'alors lui avait été inconnue.

Elle faisait l'apprentissage de la charité et sentait combien il est doux pour le cœur d'être bienfaitrice.

## XVIII

### LE NOTAIRE

Il pouvait être deux heures et demie.

Me Mabillon, seul dans son cabinet, s'occupait à classer les pièces d'un volumineux dossier ouvert devant lui, lorsqu'un de ses petits clerks vint lui demander s'il pouvait recevoir Mme André Clavière.

Le notaire se redressa brusquement.

—Comment, si je peux recevoir Mme Clavière ? fit-il, mais tout de suite, tout de suite.

Le clerk se retira et, sur le seuil de la porte :

—Madame, dit-il, M. Mabillon vous attend.

La jeune femme entra.

Le notaire s'était levé ; il s'avança vers Marie et lui tendit la main, en disant :

—Chère madame, je ne m'attendais pas à avoir aujourd'hui l'honneur de votre visite ; soyez la bienvenue.

—Je vous remercie, monsieur, du gracieux accueil que vous me faites, répondit Marie un peu émue.

—L'accueil sera toujours le même.

Me Mabillon repoussa une chaise qui se trouvait près de son bureau et s'empressa d'avancer un fauteuil.

—Prenez la peine de vous asseoir, ma chère cliente.

—Oh ! monsieur, que d'attentions !

Il n'eut pas l'air d'avoir entendu, et, s'était assis en face de la jeune femme :

—Ma chère cliente, veuillez me dire maintenant pourquoi vous êtes venue.

—J'ai un reçu à vous donner, balbutia-t-elle, devenant rouge.

—C'est vrai, mais ce n'était pas aussi pressé que cela. Et vous venez exprès pour ce reçu ?

—Non, pas exprès, monsieur.

—Ah ! il y a autre chose.

—Oui, monsieur.

Voyant la jeune femme embarrassée, Mme Me Mabillon lui dit avec sa bonhomie habituelle ?

—Je vous écoute, ma chère cliente, de quoi s'agit-il ?

—Monsieur, je suis confuse, honteuse...

—Par exemple, répliqua vivement le notaire, voilà que je ne peux pas vous permettre.

—Vous allez me gronder, monsieur.

—Vous gronder, moi ?

—Monsieur Mabillon, la somme que vous m'avez remise hier...

—Eh bien ?

—Je l'ai déjà dépensée.

Le notaire eut un fin sourire et, en se frottant les mains :

—Cela prouve, chère madame, dit-il, que je n'avais pas tort en vous parlant hier comme je l'ai fait et que l'emploi des dix mille francs n'a pas été aussi difficile que vous le pensiez. Eh bien, vous voyez, je ne vous gronde pas, au contraire, je vous félicite. Je ne vous demande pas comment vous avez employé cet argent, cela ne me regarde en rien ; seulement, pourquoi me dire que vous l'avez dépensé, quand, en réalité, vous l'avez donné, ce qui n'est pas la même chose.

—Monsieur Mabillon, qui donc vous a appris ?

—On ne m'a rien appris, je devine ; je vous connais assez déjà pour être certain que votre première pensée a été pour les malheureux ; alors, sans tarder, vous avez soulagé quelques infortunés.

—Oui, monsieur. J'ai été un peu vite, n'est-ce pas ?

—Mais non, mais non ! On ne se hâte jamais trop quand il s'agit de faire le bien.

—Je voulais dire, monsieur, que vous trouviez peut-être que j'avais trop donné.

—Madame Clavière, répondit gravement le notaire, quand on le peut, on ne donne jamais trop à ceux qui souffrent.

—Quand on le peut, monsieur.

—Assurément. Ce n'est pas le pauvre qui peut sauver les autres de la misère.

Mise tout à fait à l'aise par les paroles encourageantes du notaire, la jeune femme reprit :

—Monsieur, je ne vous ai pas tout dit.

—Ah !

—J'ai eu le désir de faire aussi quelque chose pour Charlotte Pinguet, mon amie, ma meilleure amie.

—C'est très bien.

—Pour faire ce que je voulais en faveur de mon amie, monsieur Mabillon, je me suis trouvée n'avoir plus assez d'argent.

—Et quelle somme vous a manqué ?

—Quinze cents francs.

—Mais vous vous êtes souvenue que je vous ai dit : « Quand il vous faudra de l'argent, vous n'aurez qu'à m'en demander. »

—Oui, monsieur, je me suis souvenue.

—Eh bien, quelle somme voulez-vous ?

—Les quinze cents francs que j'ai promis à mon amie pour parfaire la somme de cinq mille francs.

—Et si, demain, une grande infortune imméritée vous est signalée, vous ne pourrez pas lui venir en aide. Ma chère cliente, vous ne me demandez pas assez.

—Je ne veux pas abuser.

—Abuser ? n'ayez pas cette crainte. D'ailleurs, l'argent que je vous donnerai n'est pas le mien, c'est le vôtre. Madame Clavière, vous avez le droit de faire beaucoup, vous entendez ? beaucoup, selon votre cœur et votre conscience.

M. Mabillon se leva et alla ouvrir son coffre-fort où il prit dix mille francs en billets de banque.

—Tenez, dit-il, en les remettant à la jeune femme, voici dix mille francs, ce sera un reçu de vingt mille francs que vous me signerez.

—Oh ! monsieur, fit Marie, vous venez de me dire que j'avais le droit de faire beaucoup ; mais pour donner à des malheureux, comme je l'ai fait hier et aujourd'hui, — plus de dix mille francs en moins de vingt-quatre heures, — il faut être riche, très riche.

—Oui, sans doute ; mais vous êtes riche, très riche, madame. Quand on est venu m'annoncer votre visite, je m'occupais précisément de vous, de votre fortune, veux-je dire. Elle se compose de propriétés foncières, d'immeubles et principalement de valeurs mobilières, rentes sur l'Etat, actions et obligations de chemins de fer, etc., etc. Toutes valeurs ont été déposées par mes soins à la Banque de France, au nom d'André Clavière. Il y a là, à la Banque de France, un capital de près de cinq millions. Trois maisons à Dijon, des vignes à Nuits et aux environs de Beaune, deux belles fermes dans la Côte-d'Or et une autre en Normandie, la forêt d'Armaillé, les bois de Liffol, de Cintré et de la Friouze représentent un capital d'environ trois millions. Enfin, ma chère cliente, la fortune qui vous est laissée par votre mari, peut être évaluée à huit millions en capital.

La jeune femme ahurie, stupéfiée, n'en pouvait croire ses oreilles. Elle se demandait si elle ne rêvait point.

Mais elle était bien dans le cabinet du notaire d'André, et c'était bien M. Mabillon qui lui parlait, la main posée sur le volumineux dossier.

Celui-ci poursuivit :

—Les valeurs mobilières sont de premier ordre et la bonne moyenne du revenu est de cinq pour cent. Les fermes sont bien louées et en pleine prospérité. Les maisons sont gérées par un homme en qui nous pouvons avoir une entière confiance. Pour les bois, vu leur étendue et les distances qui les séparent, il y a deux régisseurs ; ils ont été choisis par M. Clavière père ; c'est dire qu'ils sont intègres et que nous pouvons compter sur eux. Les coupes de bois ont été aménagées avec intelligence et l'exploitation suit son cours régulier.

Jusqu'à présent, chère madame, et de tous les côtés, l'administration de l'immense fortune dont vous allez bientôt entrer en possession, ne laisse rien à désirer. Les recettes se font facilement, avec régularité, et les dépenses, fort importantes, étant donné le nombre des personnes que l'on emploie, n'ont rien qui soit de nature à attirer une attention soupçonneuse.

—Est-ce possible, monsieur, une si grande fortune ! fit Marie d'une voix vibrante d'émotion.

—Eh, oui, c'est possible, puisqu'elle existe. Croyez-vous, maintenant, avoir le droit de dépenser beaucoup.

—Je suis tout étourdie, monsieur ; il me semble que le poids de ces millions m'écrase.

M. Mabillon sourit.

—Vous aimerez faire le bien, dit-il ; alors ce qui vous semble si lourd aujourd'hui vous paraîtra léger. Écoutez, dissiez-vous dépenser chaque année vos revenus, votre fortune augmentera encore en capital, car les valeurs mobilières ne sont pas, actuellement, à beaucoup près, au cours qu'elles doivent forcément atteindre.

—Je ne connais rien à ces choses-là, dit tristement Marie.

—Soit. Mais je dois vous faire connaître, à quelque chose près, quel sera votre revenu annuel.

—Ai-je donc besoin de savoir cela, monsieur ?

—Sans doute, afin que vous puissiez baser vos dépenses sur vos ressources. Eh bien, ma chère cliente, vous n'aurez guère moins de trois cent soixante mille francs à dépenser par an.

—Trois cent soixante mille francs ! répéta-t-elle comme un écho.

—C'est-à-dire quelque chose comme mille francs à dépenser chaque jour.

Des larmes jaillirent des yeux de Marie.

Elle joignit les mains et leva ses beaux yeux vers le ciel en s'écriant d'une voix entrecoupée et avec un accent de tendresse indicible :

—Oh ! André ! Oh ! André !

—Oui, dit le notaire, cette grande fortune, il voulait la partager avec vous.

—Et il est mort, lui qui méritait si bien de vivre !

Des sanglots s'échappèrent de sa poitrine gonflée.

Au bout de quelques instants elle reprit :

—Il me laisse cette immense fortune, je dois l'accepter ; je le dois à son affection pour la pauvre Marie Sorel et par respect de sa volonté.

—Et comme un devoir à accomplir, ajouta M. Mabillon.

—Oui, monsieur, comme un devoir, et ce devoir n'impose de faire tout le bien qu'il me sera possible. Sans doute, je me trouverai souvent embarrassée ; mais je penserai à lui, je me souviendrai de sa bonté, de sa générosité, des belles qualités de son noble cœur et je serai inspirée par ce souvenir.

—Oui, vous trouverez là l'inspiration.

—Il n'est plus, monsieur, mais il sera toujours avec moi.

—Voilà, pour le bien qu'il vous plaira de faire, les premiers jalons jetés ; parlons maintenant un peu de vous.

—De moi ?

—Vous avez une grande fortune, madame, et la fortune a ses exigences, elle réclamera que votre existence, votre manière de vivre, si vous aimez mieux, soit en rapport avec elle.

—Je ne comprends pas bien, monsieur.

—La fortune, ma chère cliente, impose le luxe. Vous devrez avoir une maison, c'est-à-dire des serviteurs, des chevaux, des voitures, des toilettes, des bijoux.

La jeune femme secoua la tête.

—Oh ! cela, monsieur, fit-elle, jamais !

—Permettez : on vit généralement selon ses moyens, chacun doit rester dans sa sphère ; ce que peut le riche n'est pas permis au pauvre ; il n'est pas admissible que le millionnaire puisse vivre comme un employé de bureau ou un ouvrier.

Pourquoi y a-t-il des domestiques ? Pour servir ceux qui peuvent les payer. Pourquoi, à Paris et ailleurs, toutes ces merveilles du luxe, madame ? Pour être achetées par ceux qui le peuvent.

Derrière le marchand, chère madame, il faut voir les petits, ceux qui vivent par le travail, les créateurs de toutes ces choses. S'il n'y avait personne pour acheter ce qu'ils produisent, il ne pourraient plus travailler ; alors que deviendraient-ils ?

Ne faut-il pas que le littérateur vende ses livres, le peintre ses tableaux, le sculpteur ses statues ?

Je viens de parler du littérateur ; combien d'autres vivent avec lui de son travail. Il donne un manuscrit, il faut en faire un livre. Pour arriver à ce résultat que de bras employés : ceux qui préparent les matières qui serviront à la pâte du papier ; ceux qui fabriquent le papier ; ensuite viennent les compositeurs typographes, les employés d'imprimerie, machinistes et autres, puis les plieuses, les brocheuses et enfin les libraires.

Il faut que tout le monde vive et, Dieu merci, grâce à l'écoulement de ce qui est produit dans tous les genres, tout le monde vit.

Pour le riche, chère madame, se livrer à des dépenses qu'il peut faire est encore une manière de faire le bien et de se rendre utile aux autres.

—Vous avez raison, monsieur Mabillon, et, cette fois, je vous ai très bien compris ; mais quoi que vous en disiez, j'ai des habitudes de simplicité et des goûts modestes que la fortune ne changera point.

Elle ajouta avec un sourire doux et triste :

—Je ne suis point née pour les grandeurs ; mais si je ne m'entourais pas du luxe que vous désirez, je m'efforcerais, néanmoins, d'être utile aux autres.

Souvent, je crois, monsieur Mabillon, j'aurai besoin de vos bons conseils, j'espère que vous ne me les refuserez point.

—Je suis naturellement votre conseil, puisque vous êtes ma cliente, et permettez-moi d'ajouter que je suis aussi votre ami sincère, comme j'étais celui de M. André Clavière. Chaque fois que vous aurez besoin de moi et de mes conseils, chère madame, je serai à vos ordres.

Vous avez aussi un ami, un ami précieux dans M. le docteur Abel ; dans maintes circonstances il pourra vous donner d'excellents conseils.

— Oh ! je n'oublie pas le bon docteur.

— Ainsi vous allez rester dans votre netit logement de la rue de Chabrol ?

— Pendant quelque temps encore ; mais dès que vous n'aurez plus besoin de moi à Paris, je m'en éloignerai.

— Où irez-vous ?

— Je ne le sais pas encore ; je verrai.

— N'avez-vous pas déjà quelques projets ?

— Aucun.

— Cependant, vous pensez à l'enfant que la Providence va vous donner ?

— Beaucoup, monsieur, beaucoup ; André et lui occupent entièrement mon cœur.

Elle se remit à pleurer.

— Ah ! s'écria-t-elle d'un ton douloureux, si André avait pu voir son enfant ?

— Il se passe d'étranges choses dans l'âme de cette malheureuse, pensa M. Mabillon.

Il prit la main de Marie, et la serrant doucement :

— Allons, allons, dit-il d'un ton affectueux, vous aimiez André et vous réporterez l'affection de votre cœur sur votre enfant qu'André eût tant aimé et vous serez une bonne mère.

— Je ne vivrai que pour mon enfant, monsieur, et pour garder pieusement le souvenir d'André.

— Sans doute, vous garderez le souvenir de votre époux ; mais vous êtes jeune, très jeune, dix-huit ans et demi, vous n'êtes pas condamnée à un éternel veuvage.

La jeune femme tressaillit et se redressa brusquement. Il y avait dans son regard comme une flamme.

— Monsieur Mabillon, dit-elle d'un ton accentué, je porterai toute ma vie le vêtement de deuil.

\* \*

Le comte Maxime de Rosamont était marié.

Ainsi qu'André Clavière l'avait annoncé à Marie Sorel, le mariage civil avait eu lieu le lundi, jour du duel dans le bois de Saint-Cucufa, et le lendemain, mardi, la bénédiction nuptiale avait été donnée aux jeunes époux en l'église Sainte Clothilde devant une nombreuse assistance.

— En entrant à l'église, le regard du comte avait rencontré celui du baron de Simiane et ils avaient échangé un froid salut. Entre eux l'amitié n'existait plus.

Le baron le comprit si bien qu'il ne se rendit point à la sacristie, après la cérémonie religieuse, comme c'est l'usage.

Comme nous le savons, la provocation qui avait amené le duel, avait eu lieu en présence du comte de Rosamont ; mais n'ayant pas revu de Simiane et n'ayant entendu parler de rien, il avait pu supposer que l'affaire s'était arrangée. Du reste, au milieu de toutes les préoccupations de son mariage, ses pensées avaient été forcément éloignées des choses extérieures.

Le mardi soir, après la réception et le lunch à l'hôtel de Noyons, le comte et sa jeune femme étaient partis pour faire leur voyage de noces.

Ils devaient visiter la Suisse, se rendre ensuite en Allemagne et en Autriche, entrer, en Italie par le Tyrol, traverser la péninsule à petites journées, puis revenir à Paris.

L'absence devait être de six ou huit mois.

Pendant ce temps les deux familles de Rosamont et de Noyons agiraient afin d'ouvrir la carrière diplomatique au jeune comte, en le faisant nommer secrétaire d'une ambassade.

Ce fut seulement en Allemagne, par un journal parisien qui lui tomba sous la main, que M. de Rosamont apprit le duel en même temps la mort de l'adversaire du baron de Simiane. Toutefois, le journal ne parlait pas de Marie Sorel et était muet sur le mariage qui avait précédé de quelques semaines la mort d'André Clavière.

Le comte éprouva un sentiment de pitié en pensant à ce jeune homme, au cœur noble et généreux, qui avait payé de sa vie son dévouement à une amie d'enfance, le titre de défenseur qu'il s'était donné.

— Car, se disait le comte, c'est pour elle qu'il est mort. Pauvre jeune homme !

Toute cette journée M. de Rosamont fut en proie à une tristesse et à de sombres pensées que la jeune comtesse ne put parvenir à dissiper.

Maxime songeait à celle qu'il avait abandonnée et il se demandait :

— Que va-t-elle faire ? Qu'en deviendra-t-elle ?

Trop tard. Le mal qui avait été fait était irréparable.

Dans les premiers temps, le souvenir de la pauvre Marie lui revenait sans cesse et l'image de celle qui l'avait trop aimé le poursuivait jusque dans son sommeil. Il la voyait pâle, malheureuse, accablée par la douleur, les yeux rougis par les larmes. Il croyait l'entendre encore lui crier d'une voix étranglée :

— « Je travaillais, je gagnais ma vie, avant de vous aimer j'étais tranquille, heureuse, pourquoi avez-vous détruit mon bonheur ? »

Que de reproches et en même temps que de douleur vraie il y avait eus dans ces paroles de Marie !

La jeune comtesse de Rosamont, sans être jolie, nous l'avons dit, avait dans l'expression de la physionomie, dans le regard et le sourire ce qui plaît, ce qui charme. Elle avait une instruction solide, la finesse de l'esprit et une grande pénétration. Tour à tour sérieuse et enjouée, et toujours d'une humeur charmante, sa conversation était on ne peut plus agréable ; elle trouvait facilement le moyen de captiver son mari.

Mais il y avait mieux que cela encore, une autre chose qui ne pouvait laisser le comte indifférent : la jeune comtesse aimait, adorait Maxime.

Quand deux êtres ont été unis pour la vie, toujours l'amour de l'un appelle l'amour de l'autre, et il est impossible, à moins d'une de ces amitiés antipathies insurmontables dont les causes sont ou morales ou physiques, que l'amour sollicité ne réponde pas aux avances qui lui sont faites.

Le comte de Rosamont ne s'était pas marié par entraînement d'amour ; il avait épousé Louise de Noyons parce que sa mère et d'autres personnes l'avaient désiré et lui avaient fait voir tous les avantages de ce mariage.

Mais il sentit vite que le cœur de sa femme était tout à lui, et, à son tour, il aima sa femme.

Dés lors il pensa moins à Marie Sorel et, peu à peu, sous les chaudes caresses de l'épouse, le souvenir de la jeune abandonnée s'effaça.

La comtesse n'avait pas lutté contre un ennemi ignoré ; elle avait travaillé à ce qu'il n'y eût dans le cœur de son mari qu'une seule place, celle qu'elle avait le droit d'y occuper.

Victorieuse, elle ne fit point parade de son triomphe, et ce fut discrètement qu'elle en savoura la jouissance.

Cependant l'ancienne fiancée n'était pas si complètement oubliée que son souvenir ne pût revivre.

Plus tard, après des années écoulées, la pensée du comte de Rosamont devait se reporter fatalement sur Marie Sorel.

\* \*

Il nous reste peu de chose à dire pour terminer la première partie de notre récit que nous pourrions appeler aussi bien la première époque ; car c'est pendant vingt-six années que nous allons suivre nos personnages à travers les événements et les péripéties dramatiques auxquels ils seront mêlés.

Le baron Raoul de Simiane et les quatre témoins du duel devaient être poursuivis ; c'était inévitable.

Trois jours après les obsèques d'André Clavière, ces messieurs reçurent chacun une lettre du parquet de Versailles les invitant à se présenter devant le juge d'instruction. L'affaire, peu intéressante, d'ailleurs, allait suivre son cours.

M. de Simiane n'avait pas beaucoup à craindre, car en ces

circonstances, la justice, selon nous, ne se montre pas assez sévère. Mais pour le meurtrier d'André et les témoins il y avait les dérangements et les ennuis de toutes sortes occasionnés par une poursuite judiciaire.

Étant donnée la bénignité de la justice en manière de duel, laquelle voit dans celui a tué, un homme ayant donnée la mort sans intention de la donner, le baron de Simiaue en serait quitte pour une forte amende et peut-être, si le juge était quinquex, pour quelques jours de prison. Quant aux témoins, ils ne pourraient être condamnés qu'à payer une légère amende.

Quinze jours après son inhumation dans le caveau provisoire du cimetière de La Celle-Saint-Cloud le corps d'André Clavière fut transporté au cimetière du Père-Lachaise. Déjà le monument funèbre, tel que l'avait désiré la veuve, était édifié. C'était une petite chapelle fermée par une porte de bronze, presque sans ornements extérieurs, mais entièrement construite en beau marbre blanc d'Italie. A l'intérieur il y avait un autel, également en marbre blanc et noir, sur lequel la main pieuse de Marie avait placé une statuette de la vierge, un Christ et deux anges agenouillés ayant les ailes traînantes.

Sur le devant de l'autel on lisait l'épithaphe suivante :

ICI REPOSE

LE CORPS DE LOUIS-ANDRÉ CLAVIÈRE  
NÉ A LONGEREAU (Côte-d'Or), LE 28 AVRIL 1836  
DÉCÉDÉ A LA JONCHÈRE (Seine-et-Oise)  
LE 19 MAI 1862.

*Requiescant in pace.*

Deux mois plus tard, la jeune veuve entra en possession de son héritage et déléguait tous ses pouvoirs à Me Mabillon qui devenait ainsi, au nom de sa cliente, l'administrateur général de l'immense fortune laissée par André Clavière.

La présence de Marie à Paris n'était plus nécessaire.

Elle partit.

A l'exception de Mme Mabillon, du docteur Abel Chevril, de Philippe Beaugrand, du chirurgien-major Charles Bally et des époux Pinguet, personne ne savait où elle était allée.

Les habitants de la rue de Chabrol et même de tout le quartier s'étaient intéressés à la jeune femme ; ils s'occupèrent beaucoup de son départ précipité, inattendu, qui ressemblait à une fuite.

On ne pouvait pas interroger à ce sujet Mme Durand, la concierge, celle-ci avait disparu le même jour que la jeune veuve. Et l'on se demandait :

— Qu'est-il donc encore arrivé à cette pauvre Marie ? Bien sûr, il y a là un nouveau malheur. Et la concierge, qui disparaît aussi ; est-elle donc partie avec sa locataire ? Qu'est-ce que tout cela veut dire ?

On cherchait à s'expliquer, à deviner les causes, mais on ne comprenait pas.

On ne savait pas, on ne pouvait pas savoir que ce jeune homme qui avait épousé Marie Sorel quelque temps avant de mourir, lui avait laissé une fortune de huit millions.

Un seul individu, en causant avec une personne de Longereau, de passage à Paris, avait appris, sans en connaître toutefois l'importance, qu'André Clavière avait laissé à sa veuve une assez belle fortune.

Cet individu dont nous parlons était l'oncle par alliance de Marie Sorel, Joseph Gallot, que ses camarades de plaisir avaient surnommé le Borgne.

Joseph Gallot avait jeté son marteau au pied de l'enclume et brisé sa lime sur l'étau ; il ne travaillait plus. Faire de la serrurerie, c'est dur, ça donne trop de mal. Associé à des repris de justice, à des forçats en rupture de ban, le misérable était devenu voleur. Il devait en arriver là. Il prenait part à des attaques nocturnes et, en sa qualité de serrurier, il était passé maître en l'art de forcer les portes et les serrures des meubles des maisons de la banlieue.

— Puisque ma nièce est riche, s'est-il dit, il faut que j'aie ma part du gâteau qu'elle a à manger.

Mais la jeune femme n'était plus à Paris.

— Où est-elle ? se demanda Gallot avec un sinistre grincement de dents.

Oh ! je la chercherai, et si bien que je la retrouverai !

FIN DE LA DEUXIÈME SÉRIE.

*La 3ème série a pour titre : UNE PAGE D'AMOUR.*

MAISON FONDÉE EN 1859

**HENRY R. GRAY**

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, Montréal.

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents.

Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les convents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

**SPÉCIALITÉS**

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.

GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.

GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.

GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.

GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

**"LE SAMEDI"**

Publication hebdomadaire illustrée. Revue littéraire, scientifique et sociale, 16 pages par semaine, grand format.

PRIX D'ABONNEMENT : UN AN, \$2.50 ; SIX MOIS, \$1.25.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

PRIX DU NUMÉRO, - - - 5 CENTINS.

EN VENTE PARTOUT.

S'ADRESSER A POIRIER, BESSETTE & CIE.

*Fermiers de la circulation,*

**516 RUE CRAIG, Montréal.**

**OCCASION I**

— A LA —

**Librairie Poirier, Bessette & Cie, 516 rue Craig.**

**LIVRES DE NOTES**

MAGNIFIQUE LIVRE DE NOTES relié im. toile frappée en or, 6 pouces par 3½, contenant 184 pages et un porte-crayon, envoyé par la poste pour 12 cts.

TROIS CHARMANTS LIVRES DE NOTES, 4 pouces par 2½, couverts toile, dos doré, renfermés dans un étui couvert en toile. Les trois livres et l'étui envoyés par la poste pour 7 cts.

Tous ces articles sont envoyés *franco* par la poste aux prix ci-dessus marqués.

## TOUSSEZ-VOUS ?

Depuis un Jour !

Une Semaine !

Un Mois !

Une Année !

Des Années !

PRENEZ LE

## Sirop de Térébenthine

DU

DR. LAVIOLETTE.

Le Plus Sûr.

Le Plus Efficace.

Le Plus Agréable au Goût.

NE CONTIENT

Ni Opium, ni Morphine, ni Chloroforme

EN VENTE PARTOUT.

25 et 50 cents le Flacon.

DEMANDEZ-LE.

SEUL PROPRIÉTAIRE: J. G. LAVIOLETTE, M.D.,

217 Rue des Commissaires, Montréal.

Gm.—3 nov.

## Grande Sensation !

LES

## CHEVALIERS DU POIGNARD

Magnifique Roman à Bon Marché

15 c.—seulement—15 c.

17 c. — par la poste — 17 c.

Nous venons de mettre en brochure le grand feuilleton du jour LES CHEVALIERS DU POIGNARD, contenant 260 pages grand format, que LE SAMEDI vient de publier.

HATEZ-VOUS d'envoyer le montant, car le tirage est limité.

POIRIER, BESSETTE & CIE.,

516 RUE CRAIG, MONTREAL.

## MUSIQUE NOUVELLE

Nous attirons tout spécialement l'attention de nos lectrices et nos lecteurs sur le catalogue de musique que nous publions ci-après.

Nous avons fait l'importation d'albums de musique qu'on trouve nulle part ailleurs à Montréal. Ces albums contiennent les plus célèbres opéras des grands maîtres. On y trouve tous les succès de salon pour piano.

Nous vendons cette musique à des prix excessivement bas. C'est une chance que les pianistes ne voudront certainement pas manquer. Nous les invitons à passer à nos bureaux où ils pourront voir notre belle collection de musique. Envoyé franco sur réception des prix ci-dessous.

Les Perles de l'Opéra, 24 morceaux \$1.00  
Album, Exposition, 16 morceaux 75c.

### ROMANCES

La Fée des Eaux, L. Gastinel..... 40c.  
Poésies de Lamartine, L. Barroillet..... 60  
Heures de Réverie, L. Gastinel..... 60

### CHANSONS FRANÇAISES

Avec musique et accompagnement à 15cts.

Il était là, J. Poniatowski  
Portrait, M. de Barrival  
Paquerotte, C. Michaud  
La Reine des Fleurs, Mlle J. Martin  
Goutte de Rosée, A. Boieldieu  
Chansons du mois de Mai, Emile Durand  
L'Aleçon, Victor Massé  
Le Jeune Poète, A. de Longpérier  
La Louange de Sylvie, Emile Durand  
Reine des Fleurs, A. Reichardt  
L'Etoile du Matin, P. Soulté  
Le Vieux Chêne, F. Godofroid  
Doux Reveil, D. F. E. Auber  
Le Réve Etoilé, Emile Durand  
Yvonne au Cœur de Marbre, Bazzoni  
Le Régiment qui Passe, A. Poulhiès  
Un Réve de Carnaval, V. Mola  
La Jonque des Amants, A. Gouzien

Nanette, Victor Massé  
Chanson de Fortunio, Alfred de Musset  
Chanson de la Réverie, A. Kettner  
Chanson Gaëlique, Sir Walter Scott  
Suzanne, Victor Massé  
Aubade, Victor Hugo  
Poncez à Moi, L. M. Gottschalk  
Mourir ou se Vanger, M. Am. Buslon  
Chemin Faisant, E. Boulangier  
La Belle Toscaue, L. Gordiniani  
Un Premier Amour, F. Bérat  
Le Reveil de l'Italie, T. Ritter  
La Pauvre Marie, A. Barbier  
Mandoline, Victor Massé  
L'Espagnol de la Rue Bréda, J. P. Christmann  
Frère et Sœur, Henri Pottier  
La Jeune Fille et l'Echo, L. Gaillard  
O Salutaris, A. de L. Grimoard  
6 Mélodies, C. M. de Weber  
Le Palanquin, Emile Durand  
Une Nuit de Mai, J. J. Massé

### CHANSONNETTES FRANÇAISES

Avec musique à 10 cts.

Fanfan la Tulipe, L. Varney  
Fanfreluche, L. Serpette  
Dix Jours aux Pyrénées, L. Varney  
La Fête Dieu, F. Boissière  
Les Petits Mousquetaires, L. Varney  
Le Roi Carotte, J. Offenbach  
Le Tour du Monde, F. Boissière

Chanson de la Cosaque, Hervé  
Carême et Mardi-Gras, J. Uzès  
L'Oiseau Bleu, Ch. Lecocq  
Le Père la Mine, G. Childon

### MENUETS

Souvenirs de la Marquise, par R. Lelièvre... 20c.  
Menuet Favori, par Mozart..... 25  
Célèbre Menuet, par Boccherini..... 25  
Menuet, (composé en dormant) Bach..... 10  
Petit Menuet, Julie Amotony..... 15  
Menuet sentimental, Chas. Noustedt..... 20  
Menuet Favori, E. Nollet..... 20

### MARCHES

Petto marche Fantaisiste, par René Lelièvre 15c.  
Marche Funèbre, par Chopin..... 25  
Bagatelles, par Mathieu-Maillangis..... 20  
La Marche du Régiment, Carman..... 15  
Marche Funèbre, Chopin..... 20  
Défilé de Cavalierio, par G. Mischeuz..... 25

### GALOPS

For Ever, (Brillant) par L. Ducollet..... 25c  
Ventre-à-Terre, par P. Chardon..... 25

**VALESES**

Valse Célèbre, par Beethoven..... 35c.  
 Exposition Paris, par Félix Gilles..... 15  
 Edison, par A. de la Gravollère..... 30  
 Eiffel, par Jules Vasseur..... 25  
 Valse Caprice, Marius Carman..... 20  
 Valse No. 1, F. Chopin..... 20  
 Blanches Colombes, par B. T. Missler..... 20  
 Yvonne, par G. Michoux..... 25  
 L'Esquif, par Flamminio..... 25  
 Valse Célèbre, par F. Chopin..... 30  
 Les Mimoses, (valse de salon) par E. Bonnaud  
 Souvenir du Prator, (Valse viennoise) par  
 B. T. Missler..... 35  
 Flots argentés, (Grande valse) par A. Cécès.  
 Dans les Lilas, par J. Desmarquoy..... 35  
 Révo d'Azur, par Gustavo David..... 35  
 Ciel Etouffé, par Gustavo David..... 35  
 Po 1 les Belles Personnes, par Alfred Guillot  
 Feuilles d'Automne, (Valse brillante) par  
 Arthur David..... 35  
 L'Éclat du rire " " par Anatole Lantolimo.  
 Belle du Nuit, par C. Blancard..... 35  
 Gitann, (Valse Espagnole) par Richard Céré.  
 Fleur de Noige, par Noel Stalars..... 35  
 Algérie, (grande valse de salon) par E. Daniel  
 Solidarité, par E. Deravart..... 40  
 Perlo d'Asie, par P. Rupès..... 50

**POLKA**

Victoria, par Louis Springaol..... 20c.  
 La Tour Eiffel, par G. Strauss..... 25  
 Le Pays des Fées, par G. Florantimo..... 25  
 Pantins et Ficelles, par Ch. Morelly..... 20  
 Risetto, par P. D. Peters..... 25  
 Le chant du Ruissseau, par L. Dessaux..... 15  
 Hébé Polka, par L. Barlingon..... 15  
 Alice de par J. Desmarquoy..... 25  
 Polka des Chions, par F. Léon..... 25  
 Sone Dessus Dessous, par C. Fugès..... 25  
 Polka des Étoiles, par P. Sauvères..... 25  
 Polka des Fauvettes, par A. d'Hack..... 30  
 Polka Marche, par P. Fauchey..... 30  
 Pata-Patata, par C. Fugès..... 35  
 Polka des Zébras, par Flamminio..... 35  
 Briso de Mer, (4 mains) par B. T. Missler..... 40

**QUADRILLES**

Les Lancers, (le vrai quadrille) par G. Fangier..... 25c.  
 Les Femmes de Paul de Kock, (brillant) par  
 Léon Duffès..... 25  
 Saute-Mouton, (brillant) par C. Moyer..... 25  
 La chasse au Mari, par Flamminio..... 25

**MAZURKA**

Helena, par E. Provincelli..... 25c.  
 Célèbre Mazurka par Chopin..... 25  
 Première Mazurka de salon, par M. Jallion.. 30  
 Volupté, par F. Poncet..... 30

**POLKA-MAZURKA**

Loup es-tu, par A. de Verville..... 20c.  
 Alsace Lorraine, par Emile Dameron..... 25  
 Brin d'Herbe, par J. Demarquoy..... 25  
 L'Indiscrète, par Gustavo David..... 35  
 Miss Mary, par E. Daniel..... 35

**MORCEAUX DE SALON**

Fantaisies, etc.

Espanola, par A. Decq..... 20c.  
 Heures de Solitude, par A. Manceau..... 40  
 Rondo, par Mozart..... 10  
 Prélude, par Georges Zisso..... 20  
 La Pyrrhique, par G. Schmitt..... 20  
 Gavotte, par Bach..... 15  
 Boléro de la Gaze Ladrà, par Rossini..... 20  
 Ballet, par Gluck..... 10  
 Scherzo, par Beethoven..... 15  
 Quasi una Fantasia, par Beethoven..... 30  
 Harcarollo, par Mendelssohn..... 20  
 Caquetage, par E. Cazanouvo..... 35  
 2de Polonaise, par F. Guzman..... 50  
 Sérénade du Gondolier, par E. Cazanouvo..... 35  
 Un Révo d'Amour, C. de Bernardi..... 35  
 Romance sans Paroles, par Mendelssohn..... 30  
 Les Jeunes Athlétiennes, par Sacchini..... 15  
 Saute ma Gazelle, par Henry Duvornoy..... 20  
 Sérénade, par Schubert..... 20  
 La Truite..... 20  
 L'Aurore, (romance sans paroles) par A. Decq..... 35  
 Bravoura, (Gavotte) par Désiré Heynberg..... 40  
 Pastoral, par Georges Schmitt..... 25  
 5me Nocturne, par Field..... 20  
 Sérénade de Don Juan, par Mozart..... 20  
 5me Nocturne, par Chopin..... 25

Aubade, par Schubert..... 20  
 3me Polonaise, par Chopin..... 25  
 Prem or Prélude, par Bach..... 25  
 Cavatine du Barbier de Séville, par Rossini..... 25  
 Vieille Chanson, par Ch. Noustedt..... 25  
 Appassionata, par Julien Quignard..... 35  
 Castor et Pollux, par Rameau..... 10  
 2me Nocturne, par Chopin..... 25  
 Romance sans Paroles, par L. Ratz..... 25  
 Le Polichinello, G. Garibaldi..... 15  
 Le Tambour..... 15  
 Le Fifre..... 15  
 Le Pistolet..... 15  
 Le Pantfa..... 15  
 Chansons d'autrefois, M. Carman..... 15  
 Danso du XVIIIe siècle..... 15  
 Fête Fratonne..... 15  
 Menuetto Capriccioso..... 15  
 Sch. zertztino..... 15  
 Feuillo d'Album, Jules Schullhoff..... 15  
 Don Juan, J. Rummol..... 20  
 Bellsario..... 20  
 Fluto Enchanté..... 20  
 Solitude..... 20  
 Trolsième Idylle, Chas. Noustedt..... 20  
 Berceuse, J. O'Kelly..... 20  
 L'Automne, Mco. Decourcello..... 20  
 Dors, Chor Amour, (Berceuse) par G. Ehrman..... 20  
 Dernière Pensée, par Weber..... 20  
 Frappe-moi, (extrait de Don Juan) par Mozart..... 25  
 Priero de Molso, par Rossini..... 25  
 L'Adieu, par R. Schumann..... 25  
 Le Printemps, (Romance sans paroles) Men-  
 delssohn..... 40  
 Dans les Étoiles, par Ch. Lecocq..... 35

**POUR LE BANJO @ 10 CTS**

Every body has a trouble of his own, H. C. Talbert  
 Black Tulip, F. H. Gruendler

**SCHOTTISCHES @ 10 CTS**

Ella, F. Livingston  
 Manola, Woodlawn  
 All around the world, Warren

**DUOS @ 10 CTS**

Beauties of Paradise, Snow  
 Valse Mignonne, do  
 Quadrille, do  
 See-Saw Waltzes, G. E. Jackson  
 Parade March, Josef Low  
 Stéphanie, G. E. Jackson  
 Caprice Menuet, R. de Vilbac  
 Waves of the Ocean Galop, Woodlawn  
 Friendly Pastime, Farmer

**POLKA @ 10 CTS**

Always Gallant, P. Fahrbach  
 Fare-well, T. H. Klein  
 Fun of the Roller Skates, F. A. Jewell  
 The little Bell, Hamilton  
 Starry Eyes, F. A. Jewell  
 Fleurette, L. Gobbaerts  
 Adrienne, Amanda Kennedy  
 Addio, Sampson  
 The Sailor Boy, Jewell  
 Bella Bocca, Waldtoulfof  
 St. Botolph, N. K. Bacon  
 Tulp, H. Lichner

**QUICKSTEP @ 10 CTS**

Wood-Up, J. Holoway

**MAZURKA @ 10 CTS**

Self Reliance, E. J. Stoward

**POLKA MAZURKA @ 10 CTS**

Palmetto, Ethridge

**WALTZES**

Cagliostro, Straus..... 20c.  
 Vienna Children, Straus..... 20  
 Boccaccio Suppo..... 10  
 Flowers of Spring, Reissiger..... 10  
 Perl. C. d'Albert..... 10  
 Estimation, Léon..... 10  
 Lallah, Amanda Kennedy..... 10  
 Little Daisy, Richard Stahl..... 10

**GALOP @ 10 CTS**

Morea, Amanda Kennedy  
 Dancing on Our Yacht, Peller  
 Galop, E. Audran  
 Light Bag-ago, Plefko  
 Cambridge Pretty Girls, J. J. Sawyer

**FANTAISIES DE SALON @ 10 CTS**

A Strange Country, G. Lango  
 Seashore Dreams, Wolf  
 Carnation, H. Lichner  
 Chimes of Normandy, Young  
 Organ Voluntary, Rink  
 Caprice do Gregh, (Gavotte) Lou Dinmore  
 Frammerel, Shumann  
 Holiday Morning, Hiltz  
 Lohengrin, Loybach  
 Mexican Serenade, Otto Langoy  
 Pizzicati from Sylvia, Leo Diibes  
 The Maid from the Highlands, Lango  
 Candor, Heller  
 Last Rose of Summer, G. E. Jackson  
 Only in Fun, Morley

**MARCHES @ 10 CTS**

Amazon, Michaelis  
 Funeral March, T. H. Klein  
 Sullivan's Grand March, Bowen  
 Strogoff, M. Strogoff  
 Wedding, Mendelssohn  
 White Elephant, J. W. Wheeler  
 Watch on the Rhoin, Horman  
 Fatinitza, Suppo  
 Feufels, do  
 Minnehaha, F. A. Jewell  
 Gen. Grant's Funeral March, G. E. Jackson  
 Jansen, Annanda Kennedy  
 Jumbo, V. D. Dygert  
 Jolly Tar, Moul  
 Beggar Student, C. Millocker

**CHANSONS ANGLAISES @ 10 CTS**

Thou art gone from my gaze, by G. Linley  
 The Blue and the Gray, by F. M. Finch  
 The Golden Shore, by A. S. Gatty  
 The Robin Redbreast, by Lovey  
 The Dot upon the I, by J. Albert Snow  
 The Bridge, by Carow  
 The North Wind, by Gatty  
 The Dream of a Violet, by Rocckel  
 The Dear Old Farm, by N. B. Sargent  
 The Man and the Bee, by C. F. Horn  
 The Clang of the Wooden Shoon, by J. L. Molloy  
 The Ship goes up, up, up, by W. M. Lutz  
 What's on Whispering 'bout, by C. H. Hopper  
 When the Swallows Homeward Fly, by F. Abt  
 When Jennie was raking the Hay, by J. L. Gilbert  
 Watchman, tell us of the Night, by Gounod  
 You never miss the water till the well runs dry,  
 by Howard  
 Annie O' the Banks O' Deo, by S. Glover  
 A Summer Shower, by Marzials  
 A Pilgrim and a Stranger, by Mrs Dana s  
 By the Blue Sea, by Smart  
 Cackle, Cackle, Cackle, by Bagnall  
 Como Yo Disconsolato, by D. Dutton  
 Call me Thine Own, by Halovey  
 Cradle Song, by Mendelssohn  
 A Christmas Carol, by J. H. Snow  
 Coming thro' the Rye, by Scotch  
 Fading, by C. H. Gabriel  
 For He's gone and married Yum-Ynm  
 Good Night, by Clendon  
 Good bye, dear love, by Pinsuti  
 Home, sweet home, by Bishop  
 How are you, by J. H. Snow  
 Heart Whispers, by Abt  
 Home so Blest, by F. Abt  
 Harp of the Winds, by Abt  
 It never comes again, by R. Stahl  
 I dreamt I dwelt in Marble Halls, by Balfo  
 I wander'd by the Brook side, by James Hino  
 Jesus, Refuge of My Soul, by Menninger  
 Janet's Choice, by Claricut  
 Keep us safely to the end, by G. D. Burchmore  
 Land of Rest, by Pinsuti  
 My Mind and Heart, F. Van Deck  
 My love beyond the Sea, by Sullivan  
 See how it Sparkles, by Lecocq  
 Shedding tears o'er Mother's grave, by R. W.  
 Swell Song, by H. C. Talbert  
 Sing hey, the merry Maiden and the Tar,  
 by Sullivan  
 Scenes that are Brighter, by Wallace  
 Remember poor Mother at Home, by J. Thornton  
 Remember your Mother, by M. Hennessy  
 Pity the Poor, by J. J. Sawyer  
 Pity Me, by J. T. Patterson  
 Out on the Rocks, by Dolby  
 Off in the Silly Night, by T. Moore  
 One of the Finest, by Gus Williams  
 Oh, Foolish Fay, by Gilbert & Sullivan  
 Other Days, by W. M. Donnelly  
 Over the Garden Wall, by Harry Hunter  
 Only the Night Wind Sighs Alone, by Sullivan





**L'EFFET DESIRE.** 9  
CARROLLTON, CO. GREEN, ILL., NOV. 1888.

Je recommande fortement le Tonic Nerveux du Père Koenig, à tous ceux qui souffrent du mal de tête autant que mon fils à souffert il avait 5 ans, car deux bouteilles l'ont complètement guéri.

M. MCTIGUE.

**UNE PREUVE EVIDENTE.**  
ORILLIA, ONT., CANADA, JUIN 1888.

Je fus attaqué d'épilepsie en novembre 1878. Devenant alors à New York, j'y consultai les meilleurs médecins qui ne purent qu'arrêter la maladie; les plus honnêtes d'entre eux m'avouèrent qu'elle était incurable. Je fis contract d'abandonner mes occupations et de retourner au Canada en 1883. J'ai depuis essayé d'innombrables remèdes et connus quelque-uns des meilleurs médecins, sans aucun avantage jusqu'à ce que je fis usage du Tonic Nerveux du Père Koenig, en 8 1/2, depuis cette époque je n'ai plus subi une seule attaque.

M. J. CLIFFORD.

**GRATIS**—Un Livre Important sur les Maladies Nerveuses sera envoyé gratuitement à toute adresse, et les malades pauvres peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.

Ce remède a été préparé par le Rév. Pasteur Koenig, de Fort Wayne, Ind., E. U., depuis 1876, et est actuellement préparé sous sa direction par la

**KOENIG MED. CO., CHICAGO, ILL.**

À Québec par les Droguistes à St. La Brulotte; 6 pour \$5.  
A Montréal, par E. Léonard, 113 rue St-Laurent.

**AVIS SPECIAL**

**ANNETTE VALSE** Grande réduction de prix.  
Prix réduit de 60 à 40 cents.

ENVOYÉ FRANCO SUR RÉCEPTION DE 40 CTS.

Poirier, Bessette & Cie, 516 Rue Craig.

**LE CHEMIN DES LARMES**

Le Plus Beau Roman de Nos Jours.

Tel est le titre d'un ouvrage à la fois agréable et intéressant, captivant avec force l'attention du lecteur par les drames et péripéties qui s'y déroulent et charmant son intelligence par un stylo à la fois simple, clair et châtié.

Les personnages qui prennent part à l'action sont de véritables caractères, de vrais types de l'espèce qu'ils représentent.

L'auteur raconte avec chaleur le martyre d'une femme, épouse et mère exemplaire, modèle d'abnégation et de vertu, jetée, après avoir connu des jours heureux, sur le pavé par l'inconduite d'un époux pervers qui la délaisse, et persécutée par un monstre d'hypocrisie, riche banquier, artisan inique de ses malheurs.

Le CHEMIN DES LARMES est un roman très émouvant, auquel plusieurs belles gravures donnent un intérêt encore plus grand.

On peut se le procurer chez tous les libraires. Une remise libérale sera faite pour l'achat à la douzaine. On en recevra un exemplaire franco, en envoyant 25 cts. à Poirier, Bessette & Cie, 516 rue Craig, Montréal.

Liste des numéros parus dans la Bibliothèque à Cinq Cents

- La Femme au doigt coupé.
- Le Banquier des Pirates, 1re série.
- L'Archipel en feu, 2e série.
- Tancrède de Rohan.
- Le Petit Vieux des Batignoles.
- L'Épave du Cynthis, 1re série.
- Le Secret de Patrick O'Donoghue.
- La Rose Blanche, 1re série. [2e série
- Le Dernier des Enfants d'Édouard.
- L'Incendiaire, 2e série
- Le Pêcheur de Perles, 1re série
- Les Frères de la Cote, 2e série
- Les Voleurs de Chevaux, 1re série
- La Chasse aux brigands, 2e série
- Le Fou Rouge, 3e série
- Le Crime de Pierrette, 1re série
- La Révélation, 2e série
- Colomba 1re série
- La Vengeance Corse, 2e série
- Le Fou Yegof, 1re série
- L'Invasion, 2e série
- Le combat de Falkenstein, 3e série
- L'Honnête Criminel
- Le bureau de Poste de St Martin-les-Monts, 1re série
- Bon sang ne peut mentir, 2e série
- Valérie 3e série
- L'Héritage Fatal, 1re série
- Le Téméraire, 2e série
- La Jeune Indienne, 1re série
- Partie pour le Canada, 2me série
- Les Chevaliers de l'As du Pique, 1re
- La Fille de Margot, 2e série [3e série
- Une Évasion à la Guyane, 1re série
- Les millions du Nabab, 2e série
- L'Arme Révélatrice, 3e série
- Le Comte d'Olligny, 4e série
- Le Parricide, 5e série
- Le Diamant Caché, 1e série
- Camille, 2e série
- Le Testament du Commandant, 3e
- Une Famille Corse [3e série
- La mort de Pierre Duvernoy, 1re série
- La Folle, 2e série
- Le Sacrifice de Germaine, 3e série
- La Vengeance, 4e série
- La Justice de Dieu, 5e série
- Ginéma
- La Chasse à l'Héritage, 1re série
- Le bal Masqué, 2e série
- Les Deux Sœurs, 3e série
- Le Revant, 1re série
- Tom Sandons, 2e série
- L'Œil de Vichou, 3e série
- L'homme à l'oreille cassée, 1re série
- Le colonel Fougas, 2e série
- Vœu de Haine, 1re série, Le Chat du bord 2e
- 2e " La Brulo-Gucule 3e
- 3e " Philopon le Pouipican 4e
- 4e " Chouans et Républicains 5e
- 5e " A coups de fusil 6e
- 6e " L'Enlèvement de Joann 7e
- 7e " Kernoo 8e
- 8e " A la Balonnette 9e
- 9e " Le secret de Philopon 10e
- 10e " Crochetout
- Le dernier des Trémolin
- Le mangeur de Poudre
- L'Assassinat de Versailles
- Le crime de la rue St Laurent 1re partie, Le Meurtre 2e
- 2e " La chasse à l'Homme 3e
- 3e " L'Expiation
- La mort d'un Forçat, 1re partie, L'Évasion du Baigne 2e
- 2e " Forçats et Gendarmes 3e
- 3e " La mort de Rouget
- Le condamné à Mort, 1re partie, Le Mort Ressuscité 2e
- 2e " L'Echafaud
- Les Ecumeurs de Rivières 1re partie, Les débuts du Bossu 2e
- 2e " A la recherche de son Père et fils [Père 3e
- Vingt ans à la Bastille
- L'Assassiné Vivant, 1re partie, Le Crime 2e
- 2e " Disparu 3e
- 3e " Le DéTECTIVO et 1re partie de Floréal
- Floréal, 1re partie 2e partie, Dans les Mines 3e
- 3e " La famille Charlot
- Sans Cœur 1re série
- La Voix Maudite, 2me série
- Le Fou, 3ème série
- Le Mariage ou l'Echafaud, 1re série
- L'Assassin de sa Femme, 2e série
- Le Mari empoisonné, 3e série
- Un misérable fin, 4e série
- Les Jeunes Filles de Paris, 1re série
- Les Mauvaises Langues, 2e série
- Le Secret d'une Morte 3e série
- Le Cœur et l'Honneur, 1re série
- l'Intrigue du Cœur, 2e série
- Désespoir et Suicide, 3e série
- Les Mariages d'Intérêt 1re série, Un Mariage d'Inclination 2e
- 2e série, Un Dual au Mariage 3e
- 3e série, Les Mariages d'Amour 4e
- 4e série, Un Mariage Heureux
- Le Pardon 1re série, Les Fiançailles 2e
- 2e série, Le Devoir et l'Honneur 3e
- 3e série, Les Tempêtes du Cœur 4e
- 4e série, Un Double Mariage
- Les Doux Rivaux, 1re série
- Doux Épreuves, 2e série
- Le Mariage Rompu, 3me série
- La belle suicidée, 4ème série
- Graziella, 1re série
- Une Tombe, 2e série
- Le Fou par Amour
- Les Brigands, 1re série
- Une nuit d'angoisse, 2e série
- La Maison du Frano, 3e série
- Le Beau-François, 4e série
- Le Loup dans la Bergerie, 5e série
- Le Ravanche de Vasseur, 6e série
- Le Vol et l'Amour, 7e série
- L'Épreuve, 2e série
- Le Maléfice, 3e série
- Je vous tuerai, 4me série
- Vendu par son Père, 1e série
- Les angolaises d'un Père, 2e série
- Le bon Ange, 3e série
- Le Coupable, 4e série
- Une Révélation Périble, 5e série
- Un coup de théâtre, 6e série
- Les chevaliers du coutEAU, 1re série
- La lettre enchanlée, 2e série
- Un Drame dans un puits, 3e série
- Amour! Amour! 4e série
- Les Gueux, 5e série
- La Fille de la Victime! 6e série
- La Sentence, 7e série
- Une Légende Indienne, 1re
- Le Sorcier, 2e série
- La Vengeance d'une Femme, Deux Haines, 4e série
- Les Deux Orphelines, 1re série
- Les Itavisseurs, 2e série
- Enlèvement du Duc, 3e série
- La Frochard, 4e série
- La Petite Aveugle, 5e série
- Le Mariage Forcé, 6e série
- Le Calvaire d'une Orpheline, 7e série
- L'Histoire de Marianne, 8e série
- La Prison des Fiancés, 9e série
- L'Egoïsme du Cœur, 10e série
- Une Famille qui tue, 11e série
- L'Avoué, 12e série
- La Fin d'une Infortunée, 13e série
- Fin d'une Misérable, 14e série
- Amour et Bonheur, 15e série
- Jean Loup 1e série, Jean Loup [rage 2e
- 2e série, Légende de l'homme sau- 3e
- 3e série, L'Amour d'un Sauvage 4e
- 4e série, L'Enfant d'un Malhour 5e
- 5e série, Deux Larines 6e
- 6e série, L'Oiseau Noir 7e
- 7e série, Colombe et Vautours 8e
- 8e série, Le Commencement de la [Fin 9e
- 9e série, Le Dossier d'un Bandit 10e
- 10e série, Un Bouquet Fait Parler 11e
- 11e série, Le Révelé de Jeanne 12e
- 12e série, Le Rendez-Vous 13e
- 13e série, La Mémoire du Cœur 14e
- 14e série, Ruso contre Ruso 15e
- 15e série, Le Triomphe de la Ca- [l'omnie 16e
- 16e série, L'Argent n'est Rien 17e
- 17e série, Les yeux d'une Femme 18e
- 18e série, Le Mort Vivant

DEPOT CENTRAL DE JOURNAUX. CENTRAL NEWS PAPER DEPOT 139 d'Aiguillon Québec.